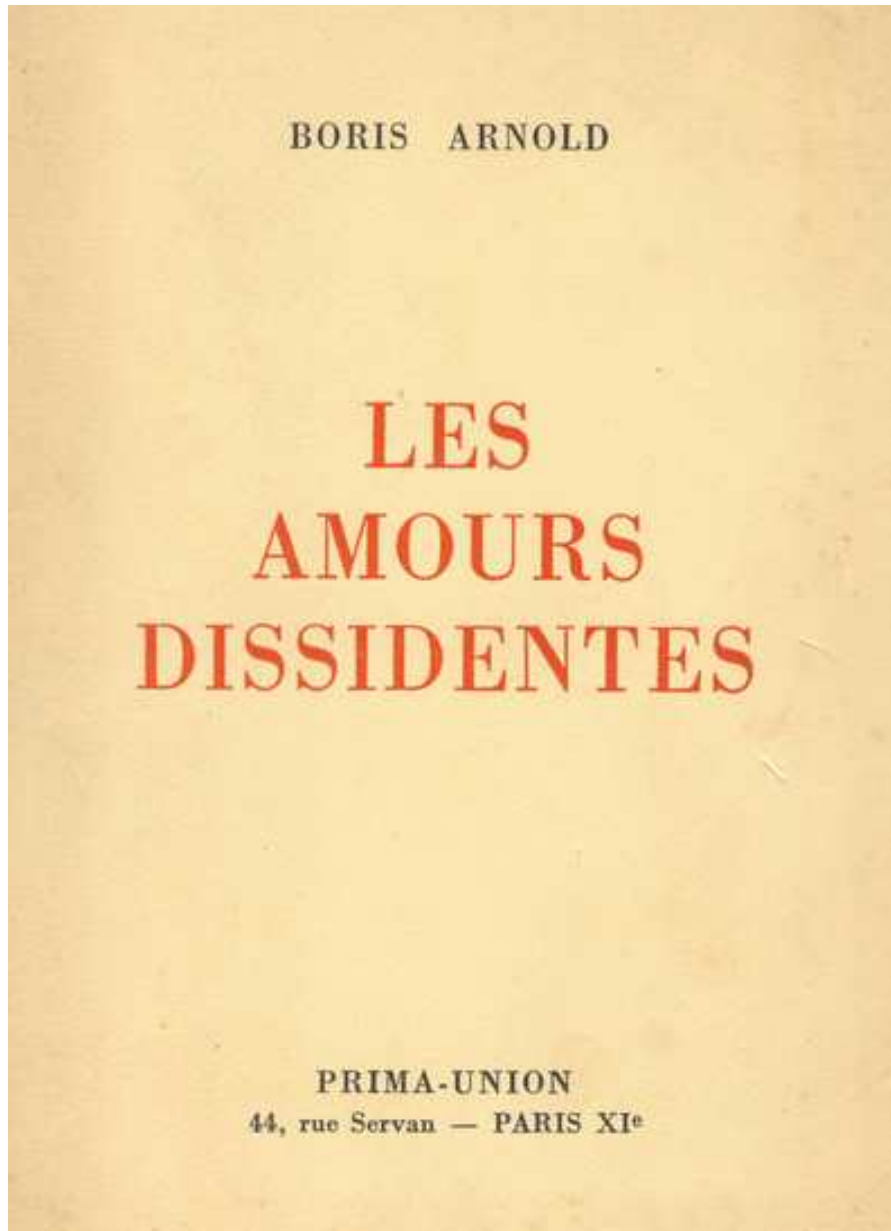


Les amours dissidentes

Boris Arnold



Paris, Prima-Union, 1956, in-8°, 219 pages

TABLE

L'ÉVEIL

I

LA SAISON D'AMOUR

II

III

IV

V

À CŒUR FERMÉ

VI

VII

VIII

IX

Les chapitres indiqués en « rouge » sont reproduits ci-dessous.

L'éveil

Chapitre I

Tout d'abord, une vérité première – comme l'eût dit notre grande Colette – une vérité qu'à l'inverse de Mme Peloux, mère de Chéri, il n'est pas besoin de répéter : « J'aime les hommes » !...

Et du plus loin qu'il m'en souviene, je les ai toujours aimés, dès l'heure même où j'étais à cent lieues d'imaginer les agréments qu'il était et sera toujours possible de goûter par eux.

J'avais à peine sept ans lorsque j'eus, non point encore la révélation, mais l'intuition de la nature dont le Destin m'avait fait le redoutable et merveilleux présent. Je recherchais déjà les garçons : des garçons plus âgés et plus forts que moi et toujours – j'étais intraitable sur ce chapitre – des garçons intelligents, beaux et surtout très soignés.

Les premiers traits masculins auxquels je devais être inconsciemment sensible furent ceux d'un moine : un moine très grand, très mince, très jeune encore, qui faisait visiter le couvent de Saint-Honorat. Je n'écoutais pas ce qu'il nous expliquait, je ne prêtais aucune attention à ce qu'il nous montrait : je rêvais devant lui, je ne voyais, je n'admirais que lui, son aristocratique pâleur, ses grands yeux clairs, ses longues et belles mains élégantes... Je pense qu'il est inutile de préciser que les choses en restèrent là.

Puis, au lycée, un garçon de dix ans, d'une remarquable plastique, d'une souplesse et d'une force prodigieuse, devint le maître de mon cœur et de mes pensées. Bien que je n'aimasse guère les jeux turbulents où se complaisaient mes camarades, j'étais de toutes les parties où se trouvait mon « bien-aimé » – en moi-même, je lui donnais déjà ce qualificatif audacieux – et, que nous décidions de jouer au « gendarme et au voleur » ou à la « tape en l'air », je m'arrangeais toujours pour être la proie sur laquelle se refermeraient les bras nerveux du beau garçon.

Plus tard, à l'heure où pour certains d'entre nous la culotte courte commençait à faire place au pantalon, je devais avoir – et à la fois, oh scandale ! – deux amours : deux garçons blonds (j'ai toujours eu un faible pour les blonds, ce qui ne veut d'ailleurs point dire que j'aie été cruel le moins du monde pour les bruns, les châains ou les roux !), auxquels une rapide croissance avait déjà valu les honneurs – que j'attendais encore – des vêtements d'homme et de l'usage hebdomadaire du rasoir mécanique ! Pendant le cours d'anglais, je me plaçais auprès de mon élu numéro un et, d'une incroyable audace – cette audace parfois stupéfiante des timides – je ne cessais de lui « faire du genou », (ce qui consistait, en réalité, à entourer sa jambe gauche de ma jambe droite), et je m'amusais des « fais attention », « on va nous voir », que l'élu, tour à tour écarlate et livide, murmurait d'une voix étouffée. Un jour, il devait presque gémir : « Oh, arrête !... Tiens, regarde ce que ça me fait. » Et, me saisissant la main d'un geste brusque, il la plaça en un certain endroit fort intime de sa personne : sous la mince étoffe du pantalon, je sentis palpiter, se gonfler et durcir un muscle viril...

Pour flatteuse qu'elle fût – je l'aurais trouvée flatteuse quelques années plus tard surtout ! – cette manifestation me blessa et, dès lors, je cessai de m'intéresser à mon trop « réactif » camarade, en dépit des efforts qu'il fit pour renouer des relations dont il ne soupçonnait pas la nature exacte, mais qui, soudainement interrompues, lui manquaient, alors qu'elles ne lui eussent sans doute jamais été nécessaires si je n'en avais, sans le vouloir, provoqué le besoin.

Mon « élu numéro deux » (le deuxième de la série mais, en fait, le quatrième par ordre chronologique !) était grand, très mince et très blond, fleurant discrètement la lavande et toujours vêtu, avec une sobre élégance, de marron ou de bleu. Ses belles mains, blanches et fines, croisées sous le menton, il savait accueillir avec le plus grand calme et la plus parfaite insensibilité apparente les assauts furieux qui se livraient sous le pupitre et je pense, à présent, qu'il devait être plus cérébral que sensuel. Il répondait aux frôlements, aux « enlacements », avec une satisfaction évidente mais mesurée, équilibrée, presque imperceptible, et que seul décelait, parfois, un regard de côté, un peu alangui, un peu chaviré... Jamais il ne s'avisa — et de cela je lui sus toujours un gré infini — de me faire constater « de tactu » le résultat (mais y en eût-il ?) de nos jeux de jambes qui ne furent jamais suivis d'aucun autre exercice, non plus que d'explications ou de confidences particulières : il semblait y avoir entre nous, à ce sujet, une sorte d'accord tacite et qui fut strictement respecté.

Me sentant, sous bien des rapports, assez féminin, encore qu'empreint d'une incontestable virilité de caractère et d'un goût marqué pour le commandement, je commençais à évoluer dans un monde imaginaire, à rechercher les émotions et les sensations d'une existence que, suivant l'heure ou l'époque, j'eusse aimé vivre. Au fur et à mesure de l'enrichissement de nos connaissances littéraires et historiques, nos jeux d'écoliers se transformaient, le plus souvent d'ailleurs sous mon impulsion, allant des « Trois Mousquetaires » au « Règne de Marie-Thérèse », en passant par la « Guerre de Troie », les « Croisades », la « Fronde » et bien d'autres... Et, tour à tour, je fus la perfide Milady, la rugissante Hermione ou la digne et autoritaire épouse de François de Lorraine !

Lorsque nous avons décidé de jouer aux « Trois Mousquetaires », mon élu numéro deux, qui devait incarner d'Artagnan, m'avait supplié d'être Mme Bonacieux, mais, fi donc, Mme Bonacieux, cette petite femme trop douce et trop inconsistante !

— Alors... Anne d'Autriche ?

Mais cette Anne d'Autriche, qui n'avait point encore le grand caractère de Mme la Régente, ne m'inspirait pas et, refusant la couronne de France, je réclamai la flétrissure de Milady.

D'Artagnan s'en consterna.

— Je vais être obligé de te haïr, de te poursuivre, de te tuer...

Que m'importait ! Cette haine déchirante — haine amoureuse peut-être ! — me semblait tellement plus exaltante que les mièvreries destinées à une Bonacieux et dont je ne voulais à aucun prix !

De février jusqu'aux grandes vacances, je devais être l'ennemie intime de mon bien-aimé, m'acharnant sur Mme Bonacieux de toute la passion cachée que j'éprouvais pour d'Artagnan, multipliant — proclamais-je — crimes et infamies que je croyais racheter dans mon cri final : « D'Artagnan, souviens-toi que je t'ai aimé ! ». Ce cri, je le poussais, crispé dans les bras du beau mousquetaire, serré contre lui, la tête renversée, la bouche offerte, comme n'aurait jamais eu l'audace de le faire la timide Bonacieux, et comme je n'aurais certes plus l'audace de le faire aujourd'hui pour mon propre compte !

La Guerre de Troie nous lassa plus rapidement, mes partenaires n'étant point encore mûrs pour les brasiers raciniens : je flambais seul et, de ce fait, je flambais faux ; mais le règne de Marie-Thérèse retint plus longtemps nos suffrages. J'avais à cette époque un camarade charmant, intelligent, très fin et doué — ou affligé — d'une féminité encore plus grande et plus complète que la mienne : il était très brun et d'une pâleur délicate, relevée, çà et là, de quelques taches de rousseur qui faisaient son désespoir, sans aucune raison d'ailleurs, car, ce qu'on remarquait le plus dans

sa délicieuse et touchante physionomie, c'étaient les yeux, des yeux immenses, d'un bleu très foncé, entourés de cils très noirs, d'une invraisemblable longueur, et surmontés de sourcils fins et arqués se prolongeant très haut vers les tempes : toutes les femmes les lui enviaient...

Son idéal de « réincarnation » fut et demeura l'unique Mme Récamier à laquelle, en effet, il ressemblait ; et, comme la divine Juliette, il avait trouvé son prince de Prusse !

Ce prince de Prusse était un garçon de petite taille mais d'une beauté à la fois sensuelle et distinguée, dont les femmes – les vraies – étaient folles. J'avais bien, moi aussi, jeté un instant mon dévolu sur ledit prince de Prusse ; toutefois, ne lui ayant fait aucune déclaration officielle, lorsque la tendre et languissante Récamier s'en vint me confier son impossible et brûlant amour, je décidai, sans hésiter, de sacrifier le mien et, touché de ce bouleversant aveu, promis aide et protection à la trop timide amoureuse que je pressai sur mon sein (scène à grand spectacle !) en l'appelant : « Ma fille ! ».

Bousculant quelque peu l'Histoire, il fût admis en raison des circonstances, que Mme Récamier était le fruit d'un mariage secret de l'illustre impératrice-reine et du prince de Condé (ni plus ni moins !). A première vue, cette filiation inattendue pouvait paraître difficile à concevoir, mais personne n'eût le mauvais esprit de regarder les choses de trop près, ni de se livrer à des rapprochements de dates dont nous eussions peut-être été un peu embarrassés !

Roué d'instinct comme une vieille coquette et comme une entremetteuse, je prodiguai à « ma fille » les conseils les plus astucieux, et le prince de Prusse en eut bientôt la tête à l'envers !

D'un bout à l'autre de la classe et par le truchement de quelques-uns de nos camarades, j'envoyai un jour à Mme Récamier, pendant le cours d'allemand, un petit billet dans lequel je l'avisais que le prince de Prusse venait de me parler d'elle dans les termes les plus enflammés. (Je prenais mon rôle tout à fait au sérieux et je ne manquais aucune occasion de monter « ma fille » en épingle aux yeux de son bien-aimé dont, pour entretenir plus sûrement encore les sympathies, je faisais toutes les compositions françaises !)

L'un des écoliers ayant, par taquinerie, intercepté et retenu le message, j'expédiai à cet indélicat personnage (au moyen d'un élastique) un « express-direct » signé :

« Marie-Thérèse, Impératrice d'Autriche et Reine de Hongrie », par lequel je lui intimais l'ordre de retransmettre sans délai à « Mme Récamier » le billet arrêté « contre toute justice et droit des gens ».

Hélas, le professeur vit arriver l'envoi aérien

— Apportez-moi ce papier !

Avec le plus malin plaisir, le destinataire s'empessa d'obtempérer !

— Qui est Marie-Thérèse d'Autriche, interrogea le maître après avoir pris connaissance du curieux message.

Je me levai et je déclarai avec une dignité à la fois déférente et majestueuse que c'était moi.

— Et Mme Récamier ?

A son tour, « ma fille » se leva, toute rougissante et baissa la tête en un muet aveu.

Réprimant à grand peine une furieuse envie de rire, le professeur, qui était un homme charmant et plein d'esprit, dit à Mme Récamier :

— En tant qu'élève, je n'ai point à me plaindre de vous, Madame, mais je vous conseillerais de prier votre prince de Prusse de vous éclairer, à l'occasion, quant à l'usage abusif que vous faites parfois de certains participes.

Puis, en se tournant de mon côté, il poursuivit :

— En ce qui vous concerne, Madame, je dois avouer que les barbarismes scandaleux émaillant votre dernière copie sont véritablement fort affligeants de la part d'une impératrice d'Autriche...

Et de faire la critique très justifiée de mon thème qui, en effet, était bourré des fautes les plus grossières !

Nos camarades – « cet âge est sans pitié » – donnaient libre cours à leur joie ; « ma fille », à demi évanouie de l'affront infligé à son auguste mère, s'était laissé glisser sur sa chaise et, de ses blanches mains, couvrait ses beaux yeux bleus. Quant à moi, toisant les rieurs insolents de mon regard le plus impérial, je me replongeai avec une indifférence hautaine dans mes livres et mes cahiers.

Nous avions, Mme Récamier et moi, une véritable cour : gentilshommes, chambellans, gardes des sceaux, ministres et secrétaires, qui entretenaient autour de nous les foyers d'intrigues nécessaires ; nous avions nos soucis, nos peines de cœur et, si je devais souvent rappeler à l'ordre mon François de Lorraine, beaucoup plus occupé de ses billes et de ses toupies que de sa trop imposante épouse, il me fallait, à la prière de « ma fille » éperdue, exiger sans cesse de son Chateaubriand qu'il en usât un peu moins passionnément envers la douce Juliette qu'il guettait aux coins des couloirs et dont il prétendait obtenir les... dernières faveurs – il eût été, sans doute, assez embarrassé de préciser lesquelles !

Ayant eu moi-même à me plaindre des assiduités par trop cavalières de certains courtisans irrespectueux, nous décidâmes, « ma fille » et moi, de nous constituer des « maisons militaires », en l'occurrence une petite garde du corps chargée de veiller sur notre honneur et sur notre vertu. Sous cette attentive protection, nous donnions « audience publique », une fois par jour, le matin, à la récréation de dix heures. Nous nous installions gravement sous les arcades – notre lycée était un ancien couvent – l'amante du prince de Prusse prenant, bien entendu, la pose immortalisée par le pinceau de David, alors que je conservais invariablement la position assise, cette attitude me paraissant plus compatible avec la majesté de mes fonctions.

Si ma fille Récamier était plus sensible aux charmes physiques de ses courtisans qu'à leurs mérites intellectuels (et la preuve en était bien dans le choix qu'elle avait fait de son prince de Prusse, dont la beauté extraordinaire n'avait d'égale que la paresse tout à fait remarquable et à laquelle il devait d'être toujours l'un des derniers de la classe !) je réclamaï des miens qu'ils fussent non seulement agréables et soignés mais encore parmi les meilleurs élèves, ayant toujours eu l'absolu et impératif besoin d'admirer ceux que j'aime.

Il me souvient d'un bon gros garçon, toujours très mal vêtu bien que fils unique d'une famille des plus fortunées, négligé de sa personne, parfois même assez malodorant, et qui était, en toutes matières, d'une moyenne à peine honorable : cet enfant voulait faire partie de notre cour dont il était impitoyablement exclus en dépit des soins constants qu'il avait pour « ma fille » et pour moi et que nous ne consentions même pas à remercier d'un regard.

Il vint m'attendre un jour à ma porte et, sans préambule, me demanda « ce qu'il devait faire pour que je fusse avec lui... comme je l'étais avec Georges » (mon élu numéro deux) et je m'empressai de lui répondre, plein d'ironie :

— Sois aussi beau que lui, sens aussi bon et arrange-toi pour être premier en français !

La composition avait lieu précisément le lendemain.

Quelle ne fut pas notre surprise à tous en voyant arriver, ce matin-là, mon soupirant ondulé (il avait à l'ordinaire les cheveux « raides comme des baguettes de tambour!

») et parfumé d'une odeur impossible, violente et agressive – une odeur e à tuer les mouches », affirmaient nos camarades et qui nécessita l'ouverture immédiate de toutes les fenêtres de la salle !

Quelques jours après la composition, le professeur qui depuis le début du cours observait avec curiosité le bon gros garçon, l'interpella soudain :

— Monsieur Mortier, voudriez-vous m'expliquer les raisons pour lesquelles vous avez cru devoir épinglez à votre dernière composition cette étrange prière ?

Et d'agiter une copie au coin de laquelle on apercevait effectivement un petit carré de papier bleu pâle, fixé par une épingle.

Le malheureux garçon était violet

— Eh bien, Monsieur, j'attends... S'il est utile de vous rafraîchir la mémoire, je vais vous donner lecture de cette ahurissante proposition : « Monsieur, je vous en supplie, nommez-moi premier en français cette fois-ci et, le trimestre prochain, en compensation, vous pourrez me mettre dernier. »

Un gigantesque éclat de rire déferla par toute la classe tandis que le responsable de cette hilarité, les larmes aux yeux, baissait la tête :

Le professeur s'impatiait

— Enfin, Monsieur, répondez-vous ? Certes, si votre désir d'être premier en français eût été justifié par les qualités de votre travail, je n'aurais pas manqué d'y faire droit et sans accepter la proposition que vous avez eu l'in vraisemblable idée de me soumettre et de supposer admissible ; mais à mon grand regret je ne saurais vous classer que dix-neuvième car, avec vingt-sept fautes d'orthographe et onze fautes de français dans trois pages... D'ailleurs, ceci est une autre affaire. Ce que je veux savoir, et vous entendez bien : je le veux, ce sont les raisons de votre inqualifiable sollicitation.

Affolé par ce flot de paroles, par les rires incessants de nos camarades, éperdu de honte et d'humiliation, l'enfant avoua, en pleurant :

— C'était... C'était pour être de ses amis...

— De ses amis ?... Des amis de qui ? Je ne comprends pas.

— De... De Marie-Thérèse

— De Marie-Thérèse ?... Quelle Marie-Thérèse ?...

Cette fois, ce fut à mon tour de prendre des couleurs sous les regards de nos camarades de plus en plus amusés !

— Marie-Thérèse d'Autriche, confessait le jeune garçon au milieu de nouveaux éclats de rire !

Il s'en suivit une laborieuse explication qui fût interrompue – il en était temps – par le roulement de tambour annonçant la fin de la classe.

J'étais furieux d'avoir été « affiché » de la sorte. En quittant la salle, je passai, détournant la tête, devant mon soupirant malencontreux qui murmura :

— Je te demande pardon... Tu ne m'en veux pas, dis ? Il me fût impossible de retenir une réplique cinglante et rageuse :

— Imbécile

Tandis que, derrière nous, le professeur, qui avait entendu, déclama ironiquement la plainte éternelle d'Oreste :

Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire

Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

Il y a quelques années, je me trouvais un soir, seul, dans un cabaret de Genève, mes regards croisèrent machinalement ceux d'un consommateur perché sur un tabouret du bar, beau garçon brun et fort élégant qui, après quelques instants de discret examen, vint à moi, et, souriant, m'interpella :

— Je ne crois pas me tromper, Monsieur, vous êtes bien Maurice Maurel ?

— Mais... oui...

— Marcel Mortier..., se présenta mon interlocuteur. Ne vous rappelez-vous point, nous étions au lycée ensemble ?

Et, voyant que je ne le « situais » pas encore, il précisa, plaisant et posant sa main sur la mienne :

— Du temps où vous étiez... Marie-Thérèse d'Autriche. Je sentis mes joues devenir écarlates et je balbutiai, très gêné :

— Ah oui..., en effet, je me souviens...

Et je considérais, surpris, cette main – si soignée et où brillait une alliance – ce veston d'une irréprochable coupe, cette chemise, cette cravate d'un goût très sûr, ces cheveux lisses et bien coiffés...

— Je me souviens...

Et parce qu'une foule de souvenirs, de trop nombreux souvenirs, remontait un peu embarrassante du fond de ma mémoire, je retirai ma main, presque brusquement. Marcel, très à l'aise, me posait déjà les questions habituelles :

— Qu'est-ce que tu es devenu ? Tu permets que je te tutoie encore, n'est-ce pas ? Es-tu à Genève pour longtemps ? Oui, j'habite la Suisse à présent. Depuis trois ans, c'est-à-dire depuis mon mariage, parce que, tu sais, je suis marié, et j'ai deux petites filles. Veux-tu me faire l'amitié de venir dîner demain soir chez moi ? Je serais très heureux de te présenter à ma femme... Ah ! tu repars demain matin ? C'est bien fâcheux... En tous cas, j'espère que ce n'est que partie remise : prends ma carte et lors de ton prochain passage, fais-moi signe... C'est promis ? Tu sais, j'y compte absolument !

Je ne lui fis, bien entendu, jamais signe, non point que je n'eusse apprécié sa magnifique transformation mais parce que j'ai toujours jugé inutile d'entretenir des relations avec des gens, si agréables soient-ils, ayant de l'existence des conceptions différentes des miennes : les banales satisfactions que j'en pourrais avoir ne sauraient compenser l'ennui d'un obligatoire et fastidieux port de masque.

Mais, je n'en admirais pas moins l'incroyable métamorphose de cet adolescent, jadis si fruste et si dénué de grâce, qui était devenu un homme splendide, plein de charme viril et de distinction naturelle alors que, par un étrange caprice du hasard, mon « élu numéro deux », jadis si beau, ne possède plus, à l'heure actuelle, le moindre vestige de sa beauté d'enfant : sec, précocement voûté, complètement chauve, affligé d'un teint cireux et maladif, le visage marqué déjà de rides profondes, le regard terne et fuyant, tel se présente aujourd'hui celui qui fut mon « bien-aimé », mon prestigieux d'Artagnan !...

On m'assure – car, bien entendu, j'ai cessé toutes relations avec lui, et depuis longtemps – on m'assure que son caractère faux et ombrageux le fait redouter et détester de tous ses subordonnés dans la grande maison de soieries, dont par un « judicieux mariage », il est devenu le directeur et le futur patron.

Je m'amuse, lorsqu'il m'arrive de le rencontrer dans la rue, à voir une fugitive rougeur animer brusquement ses joues pâles et ses yeux se plonger avec précipitation dans le premier étalage venu : une fois, ce fut dans celui d'un magasin d'articles funéraires !

Et pourtant ?... Nos amours ne furent-elles point des plus innocentes ? De quoi pourrions-nous avoir à rougir, Fun ou l'autre ? Notre heureuse et candide ignorance des choses de la vie ne nous avait-elle point gardés des « réalisations » dont le souvenir serait aujourd'hui susceptible de nous embarrasser ? Quant au présent, le

physique actuel de mon élu de jadis ne devrait-il point paraître à celui-ci le plus sûr et le plus efficace des porte-respect ?

Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,

Que toute votre peau ne me tenterait pas !...

disait Dorine à « Monsieur Tartuffe » : Milady, Hemione et Marie-Thérèse en affirment autant à celui qu'elles distinguèrent autrefois et lui assurent, en toute sincérité, que, réellement, il ne risque rien !

Ces amours excessives, pour compliquées qu'elles fussent, n'en demeuraient pas moins plus chastes que les divertissements, d'un genre assez particulier, auxquels se livraient certains de nos camarades durant les cours de dessin. Ces garçons qui étaient – et sont vraisemblablement demeurés – des individus « normaux » (ceci précisé pour les personnes heureusement de plus en plus rares qui se complaisent à imaginer que nous sommes des monstres !), ces garçons, disais-je, avaient des habitudes répugnantes, entre autres celle de se délecter, cachés derrière leurs cartons à dessin, à des exhibitions naïvement obscènes, qu'ils appelaient « expositions » et auxquelles nous refusâmes toujours de participer, mes amis et moi.

En ce qui me concerne, ce fût assez tard, très tard (trop tard, soupire mon subconscient !) que j'eus enfin la révélation de l'amour charnel et de la volupté.

J'avais été convié, pour un week-end, chez un camarade dont les parents possédaient une splendide propriété aux environs de Grenoble ; la demeure était fort spacieuse mais, comme nous nous trouvions une vingtaine d'invités, le nombre des lits fut insuffisant et certains durent accepter de partager le leur : un grand blond, aux yeux bleu-lavande, m'offrit l'hospitalité du sien. Dès que j'y fus, des caresses inconnues, audacieuses et merveilleuses me firent sombrer dans d'« extrêmes délices » extrêmes dans toute l'acception d'un terme aujourd'hui devenu bien banal et bien désuet.

Le lendemain, je n'osais lever les yeux, des yeux effroyablement cernés, et me promettais en mon for intérieur, de ne jamais recommencer pareilles choses. Hélas ! ma sensualité venait de s'éveiller, la journée me sembla interminable et je me sentais de plus en plus fébrile en attendant la nuit, et l'heure bienheureuse où, derechef... Cette nuit-là, le raffinement et la douceur des caresses qui me furent prodiguées devaient tuer à tout jamais la honte irraisonnée et déraisonnable que m'avait fait éprouver le sacrifice de ma pudeur ; cette pudeur, il faut le reconnaître, sacrifiée en beauté : le cadre, l'ambiance et le partenaire s'y prêtant à souhait – ce qui n'est pas toujours le cas, si j'en crois des confidences qui ne sauraient être mises en doute.

La délicieuse aventure devait être de courte durée : le beau Max, mon premier maître en jouissances amoureuses, regagna Nancy. Nous échangeâmes nos cartes, nous jurâmes de nous revoir bientôt nous en avons certainement le désir l'un et l'autre mais les années passèrent, fertiles en bouleversements de toutes sortes et c'est en jetant aujourd'hui sur le papier ces souvenirs – ces vieux souvenirs d'il y a quinze ans ! – que je me souviens d'un serment qui ne fut point tenu.

Dernièrement, tout à fait par hasard, j'ai appris que Max, devenu un très brillant avocat, était marié et père de famille. Souhaitons, pour sa femme, qu'il sache toujours murmurer de la même voix tendre : « Mon amour chéri »... trois petits mots si simples, si courants qui, sur ses lèvres, devenaient tout un poème d'ardeur, de joie et de reconnaissance émue. D'autres amourettes, « des amourettes sans amour », suivirent cette aventure, mais ce ne furent là que des « essais » sans grand intérêt et dont je ne conserve qu'un souvenir confus, sans relief et sans éclat.

Puis un jour, un très beau jour, mandé par l'illustre Cornélia, je partis pour Paris...

La grande Artiste que je connaissais et que j'admirais avec passion depuis ma onzième année, fut à n'en point douter mon seul amour féminin véritable, sinon complet, avec ses fièvres, ses angoisses, ses impatiences, ses enthousiasmes, ses jalousies... et cela, tout en demeurant – est-il nécessaire de le dire ? – strictement platonique et bien réellement épuré de toutes pensées et tous désirs charnels.

Pour me récompenser de cet amour ardent, de cet amour qui ne devait jamais s'éteindre, elle m'autorisa à lui servir de secrétaire particulier. Je m'en acquittai, paraît-il, assez bien, ce qui me valut de sa part une affection sincère, confiante et surtout naturelle.

Cornélia était déjà parvenue à l'âge respectable où les seuls admirateurs qui lui restassent ne pouvaient être, bien entendu, que ceux qui l'eussent en tous temps respectée. Aussi les appréciait-elle à leur juste valeur et, la philosophie aidant, faisait-elle bon visage à ses « derniers fidèles » comme elle les appelait avec enjouement.

— Je les attire, que c'en est invraisemblable, disait-elle, en riant, à l'un d'eux.

Et celui-ci de répondre avec la plus profonde déférence et le plus grand sérieux.

— Madame, n'êtes-vous point, pour nous tous, un symbole et un modèle !

De fait, il en était peu – tentés comme nous le sommes tous plus ou moins par le démon du théâtre et le besoin de nous extérioriser – qui ne l'imitassent, souvent avec succès, ce qui, loin de la blesser, la mettait en joie, à la condition toutefois que ces imitations fussent réussies et qu'elles eussent de la distinction et de la « classe ».

Cornélia voyait toujours en moi le timide amoureux provincial qui, depuis son plus jeune âge la bombardait de lettres enflammées, de bonbons et de fleurs. Touchée par cet amour invraisemblable, elle y répondait par un sentiment très pur, un peu maternel, et me tenait rigoureusement à l'écart de sa cour masculine d'un genre très particulier, espérant sans doute me préserver de la contamination...

Lorsque ses vieilles amies venaient la voir, ou lorsqu'elle allait leur rendre visite, j'étais admis à rester près d'elle, mais j'étais en hâte expédié « pour un instant » – qui parfois durait des heures ! – au petit salon, voire à la salle de bains, dès que le concierge ou la femme de chambre annonçait l'arrivée de l'un ou l'autre de ces Messieurs. Cela ne devait d'ailleurs point m'empêcher de les rencontrer en d'autres occasions et, pour certains, de les connaître dans tous les sens du mot !

Car le bruit n'avait pas tardé à se répandre que Cornélia cachait jalousement aux yeux des mâles une « timide et inusagée beauté méditerranéenne » (j'étais désigné, paraît-il sous cette curieuse appellation !) et, lorsque je sortais de chez ma si prudente amie, je ne manquais point de rencontrer quelques jeunes hommes, fort aimables, ayant toujours un bon prétexte pour m'aborder, engager la conversation et me demander, « puisque, précisément, ils allaient dans la même direction que moi » (!), la permission de m'accompagner, à pied, en métro, en taxi ou de me reconduire dans leur voiture personnelle. Chemin faisant, les batteries se dévoilaient et les « desiderata » étaient exposés, souvent dans les moindres détails.

Les toutes premières fois, mon inexpérience – pratique aussi bien que théorique ! – me fit commettre pas mal d'erreurs et manquer d'agréables aventures : j'étais toujours un peu déconcerté, sinon choqué, par des propositions trop directes et qui, selon moi, n'auraient dû être formulées qu'à une troisième ou quatrième entrevue (!) ; et je les déclinai, à la fois parce que je les trouvais prématurées et pour faire acte – du moins me l'imaginais-je ! – d'habile coquetterie. Je ne fus pas long à me rendre compte de l'inopportunité de la manœuvre (à Paris où le « gibier » est surabondant, les « chasseurs » ne s'amuse point à perdre leur temps) et bien souvent j'attendis

en vain le renouvellement de certaines avances que j'aurais alors accueillies avec le plus grand empressement.

« L'un de nos principaux avantages sur les femmes, me disait un ami très spirituel et qui, après les avoir beaucoup appréciées, s'était complètement détaché d'elles, c'est que, lorsque cela nous plaît, nous disons oui tout de suite. Les femmes, quand bien même elles en meurent d'envie, se croient toujours obligées de minauder, de s'effaroucher, de prendre des airs condescendants mais, lorsqu'elles ont enfin accordé le don, (parfois bien décevant !) de leur personne, elles ne sauraient admettre qu'on en soit un jour saturé. Nous, au moins, savons comprendre et dire adieu, sans crier, sans pleurer et sans menacer de prendre du véronal ! »

L'esprit parisien, si facilement caustique et mordant, s'exerça bientôt à mes dépens et à la suite de quelques refus « ridicules et indécents » (!) je reçus le judicieux surnom de... « courant négatif » !

Les leçons me profitèrent et, si l'on put m'accuser d'avoir eu jadis un peu trop de vertu, on ne saurait, sans être d'une révoltante mauvaise foi, m'adresser aujourd'hui le même reproche.

Je ne puis me rappeler sans sourire – d'un sourire jaune – l'une de ces occasions perdues dont j'avais prétendu faire une occasion différée.

J'avais été présenté, au Casino de Paris, à Willy Rakson, par un attaché à l'Ambassade des Etats-Unis ; Willy était un magnifique garçon de vingt-huit à trente ans, beau comme le sont les Américains lorsqu'ils se mêlent de l'être, ayant, en moins fatigué, un peu de Gary Cooper et beaucoup de Pierre-Richard Wilm, un petit air à la fois candide et impertinent, des yeux d'une extraordinaire couleur de violette, une peau dorée, des cheveux blonds et vigoureux, de grandes mains splendides et une allure à faire tourner toutes les têtes.

Nous exécutâmes quelques bouteilles d'extra-dry dans un cabaret en vogue, puis l'ami qui nous avait présentés prit congé ; je me disposais à l'imiter lorsque Willy me proposa de l'accompagner encore dans une « boîte très curieuse » et avec une telle insistance qu'il me fut impossible de refuser.

Pour être curieuse, la boîte en question l'était ! Dans une lumière bleutée – à la fois par l'éclairage et par la fumée des cigarettes – une centaine d'hommes de tous âges et de toutes sociétés dansaient, papotaient, dégustaient du champagne, des cocktails ou des jus de fruits. Quelques femmes, mais portant tailleurs, cols et cravates, affichaient sous leurs cheveux courts et plaqués des allures plus mâles que beaucoup de ces messieurs.

Surpris et amusé, je n'en protestai pas moins, pour la forme, mais Willy, en souriant, me pressa le bras et me fit asseoir à une table. Nous n'y étions pas depuis cinq minutes qu'un très élégant jeune homme, après m'avoir gratifié du sourire le plus engageant, venait solliciter de Willy l'autorisation de m'inviter à danser ! Prétextant une blessure au pied, je déclinai l'invitation, tandis que le bel Américain remarquait avec une visible satisfaction :

— Vous avez vu ! Il nous, prend pour un « ménage »... légitime !

Je ne relevai pas l'énormité et, après une heure passée dans cet étrange cabaret où je me sentais de plus en plus gêné, je demandai à Willy la permission de lui fausser compagnie.

— Je ne vous quitte plus, protesta-t-il en riant !

Et, remontant dans la voiture, il proposa

— Je vous emmène chez moi ?

— Jamais de la vie !

— Alors je vais chez vous ?

— Pas davantage ! Très étonné, il me regardait

— Quand vous reverrai-je ?

— Eh bien... je ne sais pas... Téléphoner-moi... un matin... entre dix et onze...

Il était quatre heures lorsque nous nous séparâmes devant ma porte.

Un bain bouillant suivi d'une douche glacée – mon habituel traitement de choc pour réparer les dégâts causés par une veillée tardive – et je me glissai dans les draps pour m'endormir aussitôt du sommeil le plus prosaïque et le plus profond – sinon celui du Juste.

La grêle sonnerie du téléphone...

Sans ouvrir les yeux je décroche le récepteur, sans écouter ce que me dit le concierge, je répons « oui » et me replonge dans les bras de Morphée !

Soudain je ressentis, tout contre moi, une présence insolite et une agitation fort inaccoutumée : des jambes cherchaient à enserrer les miennes, des lèvres glissaient de mes paupières à ma bouche qu'elles semblaient vouloir forcer. J'ouvris les yeux, cette fois tout à fait éveillé :

Willy était à mes côtés, nu comme un ver, et dans les dispositions les plus amoureuses !

— Ne m'avez-vous point autorisé à vous téléphoner un matin, entre dix et onze ?...

Je passais par hasard ; il était dix heures et demie. Je me suis enhardi à vous faire demander par le concierge si je pouvais monter vous rendre visite.

Le corps merveilleux, follement tentateur, frémissait et se pressait contre mon flanc.

Mais, fi donc ! Céder à une telle carte forcée ! Je voulus donner une leçon à ce beau mâle, un peu trop sûr de lui : s'il la comprenait, il en serait peut-être récompensé par la suite !

Bondissant hors di, lit et m'enveloppant d'une robe de chambre, je, toisai l'intrus :

— C'est ce que vous appelez rendre visite ! Vous perdez la tête, Monsieur, et je ne comprends pas...

Souriant, Willy sortit du lit à son tour et vint se planter devant moi :

— Tu ne comprends pas que j'ai envie de faire l'amour avec toi depuis hier, Maurice ?

Cet aveu dépouillé d'artifice me suffoqua. Dédaigneux et blessant je ripostai :

— Il est regrettable que cela ne soit aucunement réciproque !

Alors, dans un accent d'indignation plein d'une candeur véritable et délicieuse, Willy s'exclama :

— Ça !... Ça ! c'est le pot de fleur ! Pardon, le bouquet ! rectifia-t-il en me voyant sourire, et voilà bien la première fois qu'on me dit une chose pareille !

Il courut à la glace où il s'examina en détail, cherchant, à tout hasard, si dans ce corps en apparence si beau, n'existerait pas quelque défectuosité secrète dont il ne se serait point encore aperçu !...

Le résultat négatif de ses recherches l'avant rassuré, il revint à moi, faisant saillir avantageusement ses pectoraux et, sur le ton engageant d'une maîtresse de maison surprise de se voir refuser ses petits fours

— Alors ! Non ?...

Je sentais le désir monter en moi comme une marée et la digue de mes « principes » devenir de plus en plus faible, mais je n'en répondis pas moins avec une feinte indifférence :

— Non... Je vous assure que non

Et je pensais : « Non..., pas tout de suite, bien sûr... Demain peut-être... ou ce soir... ou dans un quart d'heure ! »

Blessé – et plus encore que je ne le supposais – Willy rassembla ses vêtements épars et qui semblaient s'animer de ses propres sentiments : un slip s'en vint recouvrir les splendides attributs dédaignés, une souple chemise de soie voila soudain les épaules et le buste dorés, puis le crissement bref d'une fermeture éclair sembla proclamer avec sécheresse que ce pantalon ne s'ouvrirait plus jamais en mon honneur ! De fait, je rencontrai plusieurs fois le beau Willy ; je fus à son endroit – si j'ose dire ! – d'une scandaleuse coquetterie, je m'offris presque... mais en pure perte ! Willy demeura de glace. J'avais voulu donner une leçon : c'est moi qui l'ai reçue !

A quelque temps de là – et ce me fut une agréable compensation d'amour-propre – je devais m'offrir le luxe de repousser les hommages d'un prince : il est vrai que les hommages en question m'avaient été présentés sous une forme presque administrative et par l'intermédiaire d'une tierce personne qui crut devoir, par-dessus le marché, me faire remarquer l'honneur extraordinaire qu'on m'accordait ! Mon orgueil – qui, plus d'une fois, me tint lieu de vertu – se révolta et je m'empressai de renvoyer « l'ambassadeur », avec un refus très froidement poli. Je me hâte d'ajouter que mes réactions eussent été sans doute fort différentes si le prince avait bien voulu m'exposer lui-même ses désirs : étant donné la qualité du personnage (il est toujours flatteur, toute vanité mise à part, de partager la couche d'un fils et frère de roi) et son physique des plus acceptables ; mais le fait de m'avoir adressé des propositions verbales, par le canal d'un fonctionnaire de ses services et comme il devait en user lorsqu'il désirait s'offrir une livre de marrons glacés, me parut d'un inadmissible manque de tact !

Deux ans plus tard, le Destin malicieux voulut que je rencontre le frère naturel du prince : un garçon délicieux, d'une grande beauté, d'une distinction sans égale, aimant et faisant admirablement l'amour et doué d'une intelligence et d'une culture en tous points supérieures.

Il s'amusa beaucoup du récit que je lui fis de mon aventure avec son frère qu'il feignit de plaindre pour sa malchance !

— Dis plutôt pour sa sottise, rectifiai-je !

— Tu es sévère...

— Je suis juste !... Enfin toi, par exemple, te viendrait-il à l'idée de charger ton valet de chambre de semblables commissions ?

— Bien sûr que non... mais mon frère parle très mal le français...

Par jeu, je mordillai l'oreille dorée où je criai, faussement courroucé :

— Tandis que toi, affreux débauché, tu as pris la précaution d'apprendre non seulement le français, mais encore l'allemand, l'espagnol et l'italien...

Baissant pudiquement ses longues paupières, il compléta :

— ...le russe et aussi un peu le chinois, pour ne rien te cacher !... Tu ne saurais imaginer tout l'intérêt que présente l'étude des langues...

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire :

— Décidément c'est bien toi qui as récolté tout l'esprit de la famille... Il n'est point étonnant que tes frères en aient si peu !

Avec douceur, il posa sa belle main sur mes lèvres :

— Pas de médisances !... J'ai l'esprit des enfants de l'amour – puisque j'en suis un, paraît-il – et voilà tout ! Puis, sans transition, il ajouta :

— A ce propos, il est bien regrettable – tu ne trouves pas ? – qu'on ne puisse avoir d'enfant... entre hommes... Celui que nous aurions eu, peut-être, aurait été...

— Une fameuse grue, à n'en point douter, nos qualités et nos vertus se conjuguant et... se multipliant...

— Hé, mon Dieu, comme dit l'autre : « Ne l'est pas qui veut » !

Je suis demeuré en relations – et même en relations amoureuses ! – avec ce charmant garçon voyageur éternel, allant de ville en ville, de pays en pays, infidèle comment pourrait-il ne pas l'être ?) à ses amants, encore qu'il ne manque jamais de les revoir, au hasard de ses déplacements, et qu'il ait la faculté merveilleuse d'être toujours pour eux aussi tendre, aussi empressé, aussi ardent que s'il les rencontrait pour la première fois, les connût-il depuis dix ans, comme cela est le cas pour moi – mais fidèle à l'Amour, à la Beauté, à l'Amitié et à sa propre jeunesse à laquelle ni le temps ni les événements ne semblent jamais devoir apporter la moindre atteinte...

C'est au cabaret du Poulailier, place du Tertre – le vrai, le pur Montmartre – que je connus Sandro : il s'y produisait, depuis un mois, dans son tour de chant, lorsque j'y fus engagé pour l'exécution de mon numéro d'imitation de Cornélia.

Le jeune Espagnol était doué d'une extraordinaire beauté. De taille moyenne, très mince et d'apparence presque fragile, il n'aurait pas, à vrai dire, attiré particulièrement l'attention, n'eût été l'éblouissant éclat de ses yeux : des yeux splendides, d'un marron très foncé, comme pailletés d'or, et qui, en certaines circonstances, devenaient noirs et phosphorescents... Mais de ses yeux on en venait à remarquer la pâleur mate de son visage, aux traits fins et réguliers, la courbe délicate de son nez, sa bouche saine et rouge comme un fruit, ses oreilles petites et bien plantées, ses mains longues et ivoires, qui pouvaient avoir, et sans transition, des douceurs félines ou la force et la dureté d'une pince d'acier.

Sa voix, chaude et agréable, charmait et sa distinction naturelle en imposait aux plus rustres ; les femmes le regardaient avec admiration, les hommes avec surprise et envie, car les plus beaux d'entre eux disparaissaient devant lui : il était, de toute évidence, d'un modèle inimitable et, à plus forte raison, inégalable.

Son accompagnatrice était une femme pleine de talent ; elle avait été belle, très certainement, mais hélas, elle ne l'était plus et paraissait dix ans de plus que les trente-cinq qu'elle avouait sans conviction, alors que le merveilleux Sandro, qui en déclarait vingt-trois, semblait en avoir dix-huit.

Mme Boissier n'en était que plus amoureuse du bel Espagnol qui, à défaut d'un amour véritable – et véritablement impossible – éprouvait pour elle une amitié sincère, une admiration touchante et surtout une reconnaissance aussi profonde que réelle, car Mme Boissier – qu'il avait eu la bonne fortune de rencontrer en arrivant à Paris, alors qu'il était sans ami, sans relation et dans l'ignorance totale des us et coutumes de la capitale – l'avait aidé, soutenu de ses conseils judicieux et lui était devenue le plus habile et le plus passionné des impresarios. Grâce à elle, non seulement Sandro avait pu mettre au point le mieux étudié des tours de chant, mais encore – et cela n'était-il point le principal ? – en avait trouvé le placement : de cabaret en cabaret, il atteignait à la notoriété et il devenait une vedette.

Presque chaque soir, derrière le rideau qui masquait l'entrée du réduit, pompeusement dénommé « loge d'artistes », j'assistais au numéro de Sandro : j'aimais les poèmes, fougueux et beaux, qu'il interprétait si merveilleusement, j'aimais et je redoutais tout à la fois certains chants d'Espagne, dont les accents me bouleversaient et m'arrachaient presque des larmes, ce qui me préparait assez mal à l'exécution de l'exubérante fantaisie que j'avais à présenter... Mais, lorsqu'à mon tour je pénétrais dans la cage aux fauves, Sandro – voulait-il me rendre ma politesse ? – prenait ma place, derrière la toile poussiéreuse, m'encourageait du regard et intensifiait même les applaudissements lorsque ceux des spectateurs ne lui semblaient point assez chaleureux !

Nous ne nous étions cependant jamais parlé, si ce n'est pour échanger les quelques banalités et propos d'usage entre artistes d'un même programme ; lorsque je portais la robe de Cornélia, je n'existais absolument plus et je ne pouvais être sensible qu'aux impressions professionnelles : Sandro me paraissait un excellent artiste, je ne m'avisais point encore qu'il était aussi un garçon magnifique... Un soir, un individu qui avait sans doute un peu trop bu de champagne bondit sur la piste où j'évoluais et, m'ayant enlacé sans crier gare, m'embrassa grossièrement dans le cou.

Je n'avais pas réalisé la situation, aussi stupide que désagréable, ni même pu amorcer un mouvement de protestation, que je me sentais libéré de l'étreinte ridicule Sandro s'était glissé entre l'ivrogne et moi...

Quelques cris... un léger brouhaha... un pugilat très bref... Sandro venait de corriger et d'expulser l'imbécile.

L'esclandre ne m'en avait pas moins fait perdre la tête et, réfugié dans la loge, je pleurais d'énervement et de colère, sans écouter l'animateur de l'établissement qui, sur le ton badin, me conjurait de reprendre mon calme et l'exécution de mon numéro — ce dont j'eusse été bien incapable pour le moment !

— Laissez-le tranquille ! C'était encore Sandra qui, avec son habituelle fermeté me délivrait de l'importun.

Puis, très doux, il m'obligeait à relever la tête et, avec une petite serviette à démaquiller, tamponnait mes joues ruisselantes.

Plus doucement encore, il effleurait de ses lèvres fraîches mes paupières gonflées.

— Ne pleure plus, mon chéri... ne pleure plus... Je suis là, je serai toujours là et personne ne t'insultera jamais plus, je t'en répons... Ma surprise était immense Et sur mes lèvres balbutiantes un baiser glissa, un baiser tendre, et chaste cependant quoi qu'on en puisse penser.

Sandro décida que ce soir-là nous ne repasserions ni l'un ni l'autre.

— Donnez-leur de la musique de beuglant, ces brutes-là ne méritent pas autre chose.

Et il me déclara :

— Je t'accompagnerai. Dans l'état où tu es, je ne te laisserai pas rentrer seul.

Pour me calmer les nerfs, je voulus rentrer à pied de la place du Tertre à l'Avenue du Bois, le trajet, assez long, me parut très court. Nous cheminions, silencieux, mais Sandro tenait mon bras serré sous le sien, sa main souple emprisonnait chaudement la mienne.

Sur le seuil de ma porte, il m'embrassa encore une fois. Je commençais à comprendre le langage de ses baisers et celui-ci était si tendrement interrogateur que je me pressai, troublé, sur la poitrine du bel Espagnol en murmurant

— Mais oui..., reste...

Et il resta...

La « mise en scène, » de mon numéro changea : au lieu d'apparaître seul, sur les répliques habituelles de l'annonceuse, j'entrais, flanqué de Sandro, la main posée très haut sur son poing — comme si nous allions danser le menuet ! — et, lorsque j'attaquais, mon page se retirait de quelques pas en arrière, s'adossait au piano, les bras croisés, garde du corps farouche et résolu. De temps à autre, son regard se fixait sur les spectateurs, faisant se taire les bavards et s'effacer le sourire des plaisantins éventuels.

Le bruit n'avait point tardé à se répandre que nous étions, Sandro et moi, du dernier bien : la pianiste en fut informée la dernière, suivant l'usage. Elle en souffrit et je fus peiné de la voir souffrir.

Je suppliai Sandro d'en user un peu moins négligemment avec elle et de ne plus passer toutes ses nuits chez moi. Mais avec l'instinctive et implacable cruauté des amoureux, il se rit de mes prières – quand il n'y chercha point un prétexte à querelle, ayant fini par imaginer que je m'efforçais de libérer mes nuits pour en faire profiter d'autres garçons.

Je comblais ma rivale malheureuse de prévenances discrètes, louant hautement – et avec sincérité – son talent qui était immense, et m'efforçant de le faire admirer et applaudir ; la pauvre femme accueillait froidement ces avances, je sentais qu'elle me haïssait : elle aimait Sandro tellement plus – et surtout tellement mieux que moi.

Mes efforts pour ramener Sandro à celle qui l'aimait échouèrent et la feinte indifférence dont j'essayais de faire montre envers le bel Espagnol ne réussit qu'à le rendre plus amoureux et, par surcroît, insupportablement jaloux. Chacun sait – tout au moins par ouï dire ! – ce que peuvent être un amour et une jalousie d'Espagnol !

Il avait cru remarquer que certaines personnes fréquentaient le Poulailier avec une assiduité que ne justifiait peut-être pas une exceptionnelle qualité du programme et il se monta la tête du comportement d'un grand blond qui, durant près de trois semaines, arrivait chaque soir vers dix heures, se faisait apporter une bouteille de champagne – dont il ne buvait jamais une goutte – assistait à mon numéro et se retirait, aussitôt après. Sans m'adresser jamais une parole, ni même un sourire, il écoutait avec un visible intérêt et applaudissait aux endroits opportuns, mais sans excès.

Une telle réserve devenait presque irritante pour moi un soir, je laissai tomber mon bracelet de perles, devant lui, presque à ses pieds. Il le vit... et ne bougea point : ce fut une spectatrice qui se leva, ramassa le bijou et, avec gentillesse, le remit à mon bras.

Je rougis sous mon fard et, prenant brusquement en horreur mon « indifférent » assidu, le traitai en moi-même de tous les noms !

Sandro s'imagina – c'était le comble qu'il s'agissait d'une attitude affectée et que cela dissimulait quelque liaison !

— La comédie du bracelet, j'aime autant te dire que cela ne prend pas ! Je ne suis pas un idiot ! Ce type-là, je suis sûr que tu le rencontres ailleurs ! Il n'en était rien, mais allez donc faire entendre raison à un Espagnol jaloux !

Enfin, un beau soir « Dorian Grey », comme le surnommait rageusement Sandro, disparut et personne n'entendit plus jamais parler de lui... Personne sinon moi car, après avoir manifesté la plus éclatante satisfaction, Sandro se reprit à m'espionner : « Mon amant ne venait plus au cabaret, bien sûr, mais il me retrouvait autre part, cela ne faisait aucun doute »...

Les scènes – terribles parfois – se succédaient sans discontinuer ; au début, j'avais espéré pouvoir les « conduire » selon la technique théâtrale de mes chers « grands classiques », mais je déchantai rapidement : mon « partenaire » s'attribuait tout le texte, je ne pouvais placer une syllabe et j'en arrivais à craindre des violences...

Une nuit, alors que je venais de lui donner certaines preuves de tendresses sur la nature desquelles il ne pouvait avoir le moindre doute, Sandro, gisant encore à mon côté, heureux et apaisé en apparence, murmura soudain, la bouche contre mon oreille :

— Maurice, mon chéri, tu sais combien je t'aime ?... Sache pourtant que mon amour pour toi, si grand soit-il, ne supportera jamais une trahison et si je devais avoir un jour la preuve que tu m'as trompé, je te tuerais, Maurice, pendant ton sommeil, et je te tuerais après t'avoir aimé une dernière fois...

Je n'appréciais guère cette grandiloquente déclaration et dans la crainte de mourir, j'en arrivais à ne plus vivre! Aussi, lorsque deux mois plus tard Cornélia me proposa de l'accompagner en Amérique du Sud, j'acceptai avec un double empressement, enchanté d'un prétexte qui allait si valablement mettre fin à cette liaison dangereuse ! Inutile d'ajouter que cette aventure m'a donné la terreur des Espagnols – et de tout ce qui leur ressemble.

Franchement, ces gens-là m'épouvantent... Sait-on jamais si leurs beaux yeux sombres scintillent d'amour ou de colère, si leurs bras s'entr'ouvrent pour des caresses ou colère, pour des « écrasements », et, quand ils vous sourient, s'ils se préparent à vous embrasser – ce qu'ils savent d'ailleurs très bien faire – ou à vous mordre – ce dont ils sont également fort capables !

La saison d'amour

Chapitre IV

Si cela continue je damerai bientôt le pion au « juif errant » : arrivé ce matin même à Paris, je dois en repartir dans la soirée, après avoir été déverser entre les mains obligeantes de Karl une avalanche de sollicitations nouvelles en faveur de mes nouveaux amis.

Des amis, c'est fou ce que j'en ai, depuis que l'on me sait celui de quelques-uns des puissants du jour !

Je ne me fais d'ailleurs pas la moindre illusion sur la sincérité des manifestations par trop excessives dont je suis devenu l'objet : artistes en renom, littérateurs illustres, maîtres du barreau, célébrités en tous genres – qui m'ignoraient hier et se hâteront de m'oublier demain – me font une véritable cour, écœurante de servilité et de platitude, et dont je suis gêné pour eux ! Sourires, compliments, propositions, invitations : chacun veut monopoliser « l'oiseau rare » et j'ai toutes les peines du monde à me conserver un semblant de liberté.

Toutes ces manœuvres forcées et qui sonnent effroyablement faux m'attristent et me consternent. Je voudrais crier à tous ces pauvres gens de ne point se donner tant de mal. Ils ont besoin de moi, c'est bien ; j'ai la chance de pouvoir les aider, tant mieux ; je le fais avec joie et de grand cœur, mais ne souhaite ni reconnaissance (je devine sans peine que la plupart de ces « excellents amis » me haïssent de ce que les circonstances les aient contraints à devenir mes obligés), ni récompense (cela encore moins) : qu'ils aillent donc brûler ailleurs cet encens de pacotille dont j'ai le cœur soulevé. Me supposent-ils assez niais pour apprécier toutes ces navrantes pitreries, ces grotesques parodies d'amitié, ces tapageuses congratulations, trop faciles et à trop bon marché ! Sans doute ne se posent-ils même pas la question puisqu'ils ne sentent pas plus leur propre ridicule que l'embarras où ils me mettent par leurs pitoyables grimaces : ils ont perdu tout bon sens et toute dignité, et cela depuis si longtemps, qu'ils ne sauraient imaginer qu'un autre ait eu l'idée – saugrenue ô combien ! – de conserver ce dont ils n'eurent jamais le moindre souci (et qui, à l'heure actuelle, est à un tel point superflu pour « réussir » dans la vie, j'en conviens).

Mon train est arrivé avec un retard considérable et je me sens fatigué à en périr : au lieu de prendre connaissance du volumineux courrier qui s'est amoncelé pendant ces deux semaines d'absence, je cours ire plonger dans un bain bouillant d'où je ressors pour me glisser dans un costume frais, puis dans le métro tiède.

A l'Ambassade, je ne retrouve plus l'huissier habituel et je dois remplir une fiche de demande d'audience pour que le remplaçant – qui n'a pas l'air d'avoir inventé la plume d'oie – condescende à m'annoncer à M. le Conseiller. Et, à ma grande surprise, je suis prié de « bien vouloir patienter pendant quelques instants ».

Les quelques instants durent depuis près de cinquante minutes (Ah ! il a du toupet, M. le Conseiller, et je me promets de l'en informer et sans ambiguïté encore !) lorsqu'alerté par la brève sonnerie du téléphone intérieur, l'huissier, après m'avoir déclaré que « M. le Conseiller m'attendait », m'invite cérémonieusement à le suivre.

— C'est inutile ! Je connais le chemin

Mais l'autre n'en tient pas moins à me précéder dans le couloir étroit où résonne son pas lourd et lent, sur lequel, bon gré, mal gré, je suis obligé de régler le mien.

Sur le seuil de la porte, je m'arrête surpris : au bureau de Karl est installé un monsieur de quarante à quarante-cinq ans, au visage très jeune encore, en dépit des cheveux argentés déjà, et aux yeux extraordinairement vifs sous leurs paupières un peu fatiguées.

Aimable et souriant, il vient au devant de moi : il est très grand, très mince, très bien habillé et d'une extrême distinction

— Je suis navré, Monsieur, de vous avoir fait attendre si longtemps : j'étais en conférence.

— Et moi, Monsieur, je suis confus de vous avoir inutilement dérangé ! J'ai dû m'expliquer mal : je désirais voir M. Hohlbein :

— Je suis M. Hohlbein.

Et comme j'ouvre des yeux stupéfaits, il précise :

— M. Rudolph Hohlbein.

Et, me désignant un fauteuil

— Prenez donc la peine de vous asseoir.

Puis il poursuit :

— Sans doute pensiez-vous rencontrer ici mon neveu Karl ?

— C'est cela. J'ignorais qu'il y eut deux messieurs Hohlbein à l'Ambassade !...

— Il n'y en a qu'un, mon neveu est parti pour Varsovie depuis quatre jours : je le remplace. Je pensais qu'il vous en avait averti. Il m'avait d'ailleurs annoncé que j'aurais certainement votre aimable visite ; tout comme lui, je suis à votre entière disposition.

Tout en parlant, M. Hohlbein m'examine avec une attention discrète, mais assez particulière. Je plonge mes yeux dans les siens et je vois aussitôt les paupières se baisser, les narines palpiter légèrement.

M. Hohlbein oncle serait-il doublement de la famille de M. Hohlbein neveu ?

Sur le bureau, je déploie mes listes d'ausweis sollicités, les fiches de renseignements sur l'état-civil des éventuels bénéficiaires. Ça et là, je donne quelques précisions.

M. Hohlbein paraît m'écouter, mais visiblement pense à tout autre chose. Il pose sa main, grande et belle, sur la mienne :

— Ces ausweis, êtes-vous très pressé de les avoir ?

— Pressé ? Non... Je repars ce soir mais si je pouvais les trouver en rentrant, c'est-à-dire dans une huitaine de jours, j'en serais très heureux.

— Voulez-vous remettre votre départ à demain soir ? Vous auriez ces papiers demain à midi.

— Demain ! Déjà ? Mais ce serait merveilleux ! Vous êtes trop gentil.

M. Hohlbein – qui retient toujours ma main – remarque :

— Vous aussi vous êtes « trop gentil »... et vous avez une bien jolie main.

— J'en ai même deux !

Et, en riant, je lui mets l'autre sous le nez : il s'en saisit au vol et m'effleure le poignet d'un baiser discret et très bien venu.

La sonnerie du téléphone interrompt le marivaudage tant mieux, il me semble inutile de le pousser plus avant pour aujourd'hui. Je me lève, tandis que M. Hohlbein expédie hâtivement son interlocuteur invisible.

— Ainsi je pourrai avoir ces ausweis demain à midi ?

— Vous pourrez.

Et où devrai-je les prendre ? Ici ou à l'Institut ?

M. Hohlbein est tout près de moi. Il sourit – une fois encore je remarque ses dents superbes – il me regarde très fixement – quelques minutes auparavant n'avais-je pas eu la même hardiesse ? – et, m'attirant contre lui, répond d'une voix très douce

— Ici, bien entendu !

Puis mon attitude lui paraissant peut-être encourageante, il risque un baiser et, naturellement, c'est avec toute la science – à laquelle je commence à prendre goût d'une scandaleuse manière ! – du baiser germanique aux multiples nuances, à la fois tendre et fougueux, câlin et possessif, ardent et léger, baiser sous lequel on crierait si l'on pouvait (heureusement, on ne peut jamais !), baiser qui vous étourdit, vous transporte, et vous brise.

On gratte à la porte, M. Hohlbein me libère à contrecœur et, maudissant l'importun par une expressive mimique, il crie, avec un accent de dépit :

— Herein !

C'est une secrétaire qui apporte quelques papiers à la signature.

M. Hohlbein m'accompagne jusqu'à la cour d'honneur :

— Puisque vous ne repartez pas aujourd'hui, voulez-vous dîner avec moi, ce soir ?

Amusé, je me souviens que mon aventure avec son neveu a débuté tout à fait de la même manière. Avec gentillesse, il insiste :

— Vous me feriez un si grand plaisir...

Le sourire dont il accompagne sa prière doit être irrésistible car, en souriant à mon tour, je renonce à la résistance. Une lueur joyeuse traverse le regard de M. Hohlbein :

— Puis-je vous demander de venir me prendre ici, ce soir, vers sept heures ?

Et comme je réponds, banalement courtois

— Je suis confus de votre amabilité, cher monsieur. Avec douceur il me presse la main et murmure, tout bas :

— Je m'appelle Rudolph, Maurice.

En rentrant chez moi, parmi les lettres que, le matin, je n'ai pas eu le temps de lire, je trouve un long message de Karl. M. le Conseiller partant, m'annonçant sa mutation dont il enrage, et l'espoir qu'il conserve néanmoins de revenir à Paris le plus vite possible (il mettra tout en œuvre pour cela !), me recommande de ne pas l'oublier, d'être sage et surtout de ne pas le tromper ! (La recommandation, hélas, arrivait un peu tard. Il est vrai que, fiasse-t-elle arrivée plus tôt... Mais n'anticipons pas !)

Il terminait en me signalant que, si la bienveillance de son oncle et remplaçant provisoire (« remplaçant », ne l'écrivait-il pas lui-même, cet étourdi ?) m'était déjà toute acquise, je n'en aurais pas moins à être très prudent : « Ne cherchez pas à jouer les Emma Hamilton – m'expliquait-il, mi-plaisant, mi-sérieux – car, non seulement vous n'y réussiriez pas, mais encore vous vous causeriez le plus grand tort dans l'esprit de mon oncle qui, le pauvre homme, n'apprécie pas du tout certaine chose ! Résignez-vous donc à rester fidèle à votre Greenville. » Il me parut qu'on se connaissait assez mal dans la famille Hohlbein !

A l'heure convenue, je retrouve dans son bureau M. Hohlbein qui est radieux. Je m'aperçois qu'il a changé de costume, de chemise, de cravate et qu'il fleure un discret et très fin parfum.

C'est extraordinaire comme le bonheur – ou son simple espoir – peut embellir un être qui n'est plus très jeune et donner à des traits déjà marqués par les ans ou les épreuves, une expression touchante et troublante. L'âge, disons mûr, a le bonheur ému, tendre et reconnaissant, alors que l'autre l'a bruyant, maladroit, brutal parfois. Le premier le savoure, en artiste et en gourmet le second, avide et hâtif, semble le dévorer !

Rudolph me presse contre lui ; le regard dont il me couve est une caresse déjà ; mes lèvres frémissent au contact des siennes et dans les bras qui m'étreignent avec force, je me sens fondre et disparaître.

Il m'emmène chez Maxim's, où il multiplie les attentions et les prévenances. Il en a même trop : la fleuriste passe, jugeant inutile de s'arrêter à une table d'hommes, il l'appelle et jette un billet royal dans sa corbeille où il cueille une rose qu'il me tend. Je rougis sous l'œil amusé et narquois de la petite fleuriste et je proteste :

— Vous perdez la tête ! – et, louchant sur la foule des dîneurs qui pour la plupart sont des officiers – qu'est-ce que ces gens-là vont imaginer ?

— Oh ! vous savez, réplique M. Hohlbein avec une petite moue qui en avoue long, ils sont Allemands, alors...

Je me mets à discourir sur la façon dont j'envisage les amitiés masculines, sur les sentiments qui – selon moi ! – doivent naître et se développer peu à peu, sur le platonisme (et allez donc !) qu'il est si charmant de laisser subsister longtemps et parfois même toujours (Mais oui, pourquoi non ?).

Ce programme ne paraît point enthousiasmer Rudolph ! Hypocrite, je lui sers du Cornélia, du Cornélia, en instance de conversion, bien entendu.

— L'amour se doit d'être idéal, surnaturel, éthéré. Les plaisirs matériels et grossiers du corps et des sens, tout cela n'existe pas !

Consterné par ces théories effarantes, Rudolph s'écrie

— Comment pouvez-vous dire des choses pareilles ? Et à votre âge, surtout ! Nos sens, mais ce sont des présents de Dieu, et notre corps, le plus merveilleux des instruments de plaisir

Je lui ris au nez !

Il pince les lèvres et me regarde, l'œil soupçonneux

— Je crois bien que vous vous moquez de moi ! Ah ces Français ! on ne sait jamais ce qu'ils pensent.

J'approuve, avec ironie :

— Très juste ! Les Allemands au moins, on le sait tout de suite !

Amusé par la réplique, et tandis que, sous la table, son genou vient frôler le mien, Rudolph interroge, câlin :

— Et en ce moment, vous le savez ce que je pense ?

— Je n'ose y croire.

Il sourit. Sur la banquette, il a coincé ma main et la broie dans la sienne :

— Il faut y croire. Et ce qu'il voudrait, cet Allemand, vous ne le devinez pas ?

— Il me semble que si.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Oh !... pas encore

Une ombre passe dans le regard de feu.

— Je vous déplais... tellement ?

— Vous me plaisez, au contraire... beaucoup. Alors, je ne comprends pas.

— Ne cherchez pas à comprendre.

Ah ! Rudolph, en effet, il était préférable que tu ne comprisses point que je t'aimais déjà et que, si je ne te cédaï pas encore, c'est que je n'étais pas encore assez sûr que tu fusses bien pris toi-même au piège que je t'avais tendu, et où je venais de me faire prendre.

Rudolph m'a reconduit jusqu'à ma porte et, avec moi, il a pénétré dans le hall de l'immeuble. A l'abri des regards indiscrets des rares noctambules, il m'enlace et, dans l'ombre complice, c'est un baiser d'où s'exhale, avec une violence inconsciente, le furieux désir qu'il a de moi et qu'exaspère mon incompréhensible résistance, un baiser incendiaire – je ne saurais trouver de plus juste expression – cherchant, âpre et farouche, à faire jaillir jusqu'au fond de mon être insensible et glacé – en

apparence – l'étincelle triomphante qui l'embraserait enfin, le ferait flamber à son tour comme une torche !

J'eus la cruauté de prolonger le « platonisme » durant trois mois !

Le malheureux Rudolph en desséchait littéralement et, pour tout avouer, moi aussi. Je l'aimais, je n'en pouvais plus douter. Mais Hans était mort depuis trop peu de temps et j'avais encore trop de remords de mon odieuse conduite envers ce pauvre garçon pour que j'osasse lui donner – déjà – un successeur. Et puis, il me faut aussi en convenir, tout en commençant à aimer Rudolph, j'étais, hélas ! toujours amoureux de Marc.

Enfin, un jour, ou plutôt un soir...

Rudolph m'avait dit, chez Maxim's, que notre corps était le plus merveilleux des instruments de plaisir : il sut faire du mien tout un orchestre, n'en laissant pas une parcelle qu'il n'éveillât à des sensations nouvelles et délicieuses, qu'il n'enchantât de ces caresses subtiles et ardentes dont il avait la science et même le génie et qui, si raffinées et si exacerbantes de volupté fussent-elles, ne me laissaient jamais une impression de honte et moins encore de dégoût.

Cher Rudolph, en amour, tu étais plus qu'un maître tu étais un artiste, un virtuose et un poète ; car il y avait une poésie véritable dans l'Art que tu employais à combler, à éblouir mes sens, à renouveler constamment le miracle d'une ascension de mon plaisir vers des sommets toujours plus hauts, toujours plus vertigineux, où sans toi je ne serais jamais parvenu et dont je n'eusse même jamais eu l'idée. L'amour, tu ne le « faisais » pas : tu le divinisais.

Nous étions amants, depuis trois semaines et en plein bonheur, lorsque se produisit entre ma chère Cornélia et certaines autorités allemandes une escarmouche qui faillit très mal tourner et qui, après quelques éclats spectaculaires, se termina, heureusement, comme une arlequinade.

J'avais obtenu pour Cornélia un laissez-passer – aller et retour – de la ligne de démarcation. Ma grande amie avait été enlevée, au moment de l'exode général, par Simone Marivaux et Yvon Guerlande, et se morfondait loin de son cher Paris, bien qu'elle fût somptueusement installée dans un véritable palais des mille et une nuits : la ravissante propriété méditerranéenne de Simone Marivaux.

Elle avait à peine remis le pied dans la capitale que de méchantes gens – il en existe, hélas, toujours et partout – bombardèrent les services allemands de lettres anonymes où il était affirmé – « sur l'honneur », osait dire l'un des expéditeurs – que la grande artiste était d'origine israélite.

Le lieutenant Baumann – « führer » du théâtre – fit effectuer une enquête au bureau des laissez-passer et, ayant appris que la demande d'ausweis avait été présentée par moi, m'adressa sur le champ une impérative convocation.

Brutal et le verbe haut, il me reprocha d'avoir « introduit une juive dans Paris » ! Juive ou non – et rien ni personne ne prouva jamais qu'elle le fût – ma chère Cornélia attaquée devait me trouver prêt à la défendre !

Baumann parut se calmer et même se rendre à mes raisons mais ce n'était qu'une feinte sous laquelle ce triste individu préparait une scandaleuse fourberie. Au cours de notre conversation, qui semblait avoir repris le ton de la courtoisie, je lui déclarai que j'allais repartir le lendemain soir pour la zone libre.

— Ah oui, me dit-il, mais, avez-vous le nouveau laissez-passer réglementaire ?

— Un nouveau laissez-passer ? Le mien est encore valable pour deux mois !

— Il ne l'est plus : tous ces ausweis sont suspendus, depuis hier. Ne partez surtout pas sans l'avoir fait remplacer : à Chalon vous seriez refoulé... Votre ausweis, vous l'avez sur vous ?

— Certainement ! Voyez...

Il s'en saisit, y jeta un rapide coup d'œil et me déclara :

— C'est bien ce que je pensais. Au fait, il faut que j'aille cet après-midi rue de Galilée voulez-vous que je vous fasse établir un autre ausweis vous le prendriez ici demain soir ?

— Très volontiers et je vous en remercie. Mais je suis très ennuyé car mes amis, Simone Marivaux et Yvon Guerlande devaient partir demain, eux aussi.

— Avez-vous leurs laissez-passer ? demanda Baumann.

— Hélas non.

— Eh bien, apportez-les-moi, le plus vite possible, je ferai également le nécessaire. Je me retirai, enchanté de la tournure prise par l'entretien.

Plus avisée que moi, Simone Marivaux s'étonna de ce que les ausweis eussent été suspendus sans aucun avis officiel et me pria de téléphoner à l'Institut pour demander quelques éclaircissements. A l'Institut, on tomba des nues et l'on m'affirma qu'il n'avait jamais été question d'une pareille mesure. Surpris, mais ne pouvant imaginer une semblable trahison de la part de Baumann, je pensai qu'il avait été mal informé et je ne m'en inquiétai pas davantage : le lendemain, il me rendrait mon ausweis et tout serait dit ! Je me trompais.

— Votre ausweis, me déclara très sèchement Baumann, a été transmis par mes soins aux services de la rue de Galilée où vous irez, si vous croyez devoir en solliciter un autre, déposer une demande et justifier des raisons de votre voyage.

— Rue de Galilée ! Mais je n'ai jamais eu à y réclamer d'ausweis !

— Je n'en doute point, ricana Baumann !

— Enfin, je ne comprends pas, Monsieur. J'avais un laissez-passer, toujours parfaitement valable, je n'ai pas à en demander d'autre, surtout rue de Galilée où, pour avoir un simple numéro d'ordre, il faut attendre une journée entière.

— Vous attendrez

— Mais je pars ce soir

— Vous ne partirez pas ce soir, voilà tout. Faites une nouvelle demande !

— Encore une fois, Monsieur, je n'ai pas à faire de « nouvelle demande ». Rendez-moi, ou faites-moi rendre, mon ausweis, je ne réclame rien d'autre !

Narquois, l'Allemand répétait : « Faites une demande rue de Galilée ! »

J'éclatai et, dans ma violence, je fus maladroit

— Alors c'était un guet-apens ! Hier, vous m'aviez trompé, vous m'aviez menti !

Baumann se dressa, livide, les yeux hors de la tête

— Heraus ! hurla-t-il, en me montrant du doigt la porte.

Ce fut à mon tour de blêmir

— Monsieur, je n'oublierai jamais qu'un Allemand a osé me jeter à la porte, et à la porte de chez moi, car si vous occupez ce bureau, il n'en reste pas moins un bureau français et où vous ne serez jamais chez vous, Monsieur, jamais !

S'étranglant de fureur, Baumann vomissait un torrent d'injures !

Sans le saluer, je passai la porte, affectant de la laisser grande ouverte : rageusement, il la ferma derrière moi et avec une telle violence qu'un immense sous-verre – un portrait du Dr Goebbels – accroché dans le hall tout encombré de visiteurs, tomba sur le parquet où il se brisa en miettes dans un fracas retentissant !

Laissant au lieutenant Baumann le soin de relever, si le cœur lui en disait, l'effigie assez mal en point de son ministre, je dévalai l'escalier quatre à quatre, traversai les Champs-Élysées comme une trombe et arrivai rue de Lille hors d'haleine et à bout de nerfs. Dès que je fus en présence de Rudolph, je pris une véritable crise de larmes.

Affolé, mon tendre ami me pressait de questions. Lorsqu'en phrases hachées, entrecoupées de sanglots rageurs, je réussis enfin à lui faire le récit de l'affront qui venait de m'être infligé, une expression terrible parut sur son mâle et beau visage et, bondissant à l'appareil téléphonique, il appela le lieutenant Baumann.

Entre les deux interlocuteurs s'engagea une querelle dont la violence fut indescriptible. Elle dura près de vingt minutes au terme desquelles, Rudolph au paroxysme de la colère, reposa le récepteur sur le support avec une rage telle qu'il les brisa l'un et l'autre : un éclat d'ébonite, aigu et tranchant comme un stylet, lui perça la main. Je poussai un cri, mais Rudolph n'accordait même pas un regard à sa blessure d'où le sang ruisselait déjà sur le bureau.

Ma colère, toute nerveuse, disparut devant celle de Rudolph, véritable et furieux poème d'amour, splendide et intense dans sa vibrante et presque sauvage virilité !

Mon amant était beau, beau comme un dieu – ou comme un démon, je ne saurais le dire – si beau que j'éprouvais le besoin d'êtreindre toute cette beauté surhumaine et impressionnante : il me semblait que j'allais la perdre, qu'on allait me l'arracher.

— Rudolph ! Oh Rudolph !

Dans mes bras je pressais le buste ferme et musclé où s'appuyait ma tête et j'entendais battre à grands coups, violents et irréguliers, un cœur tout vibrant de chaude passion, de généreuse et superbe fureur. Des larmes d'émotion et de gratitude, de bonheur et d'amour emplissaient mes yeux : sur la terre, plus rien n'existait sinon Rudolph et moi ; je me sentais animé de désirs fous, confus et contradictoires, je souhaitais que l'instant fût éternel et je souhaitais aussi que le feu du ciel nous écrasât et nous anéantît dans cette extase suprême.

Rudolph m'avait supplié de patienter pendant deux jours encore : il attendait le retour de l'Ambassadeur qu'il se promettait de faire agir de manière directe et foudroyante à l'encontre de l'abominable Bauman. Ce dernier, j'en eus bientôt la preuve, m'avait déjà signalé à la Gestapo et un véritable réseau d'espionnage et de malveillance s'organisait autour de moi.

J'aurais voulu obéir à Rudolph mais il fallait absolument que je fusse à Lyon, où l'on m'attendait le lendemain ; Edouard Chambrin, un ami de Simone Marivaux, partait en voiture pour Marseille : je décidai de partir avec lui et j'en avisai Rudolph par une lettre qu'un ami se chargea de mettre à la poste, quelques heures après mon évasion de la capitale.

A deux cents mètres du poste-frontière allemand de Saint-Julien, je descendis de la voiture et tandis qu'Edouard poursuivait sa route et allait faire viser ses papiers, je m'engageai dans un petit chemin qui, m'avait-on dit, rejoignait la grand-route et la zone libre.

En manche de chemise – afin de donner éventuellement l'impression que j'étais un gars du pays vaquant à ses affaires – un panier de carottes et de pommes de terre sur l'épaule, je filais, tranquille en apparence, et je voyais déjà la voiture qui m'attendait, moteur en marche et portière entr'ouverte !

Au diable toute cette comédie ! Vraiment c'était par trop facile ! Et je pressai le pas. Soudain – et tout près – un « halte » vigoureux et bien germaniquement accentué me fit tressaillir. En l'espace d'un dixième de seconde, je réalisai la situation : devant moi, la voiture et la liberté, derrière, la sentinelle et encore la prison ! L'hésitation n'était pas possible : je lâchai mon panier et m'élançai, courant comme, Dieu merci, je sais courir !

La voix rauque – on eût dit un jappement – m'intimait à nouveau l'ordre de m'arrêter ; je ne courais plus, je volais !

Pan ! Pan ! Le fusil avait parlé.

Mais j'arrivais à la route et je m'engouffrais dans la voiture qui partait à fond de train, avant même que j'en eusse refermé la portière.

Deux nouveaux coups de feu ! Edouard était pâle comme la mort ; quant à moi, je devais être vert. Brusquement, je vis tourner les arbres de la route : pris d'une faiblesse, je me sentais défaillir, ni plus ni moins qu'une héroïne de roman du siècle dernier.

Roulant depuis dix minutes à un train d'enfer, nous nous trouvions à présent hors d'atteinte et pouvions nous arrêter. Edouard ouvrit son flaconnier de voyage et me fit absorber une gorgée de cognac. Je voulus descendre de la voiture, marcher un peu, j'en fus incapable ; j'éprouvais une sensation bizarre – non point douloureuse mais désagréable, comme une sorte d'engourdissement – j'étais blessé.

Ici, un aveu – un de plus, au point où j'en suis ! – à tous mes amis, j'ai toujours déclaré que j'avais reçu une balle dans le bras. Eh bien, non ! Cette balle malencontreuse, ce n'est point dans le bras que je l'ai reçue, mais bien vulgairement, bien prosaïquement dans la fesse gauche — ce qui n'eut point manqué de donner lieu à des plaisanteries plus ou moins spirituelles et dont la seule pensée m'horripilait. Aujourd'hui, je n'y attache plus aucune espèce d'importance et je puis, me semble-t-il, rétablir les faits et le siège exact de la blessure.

Fort heureusement d'ailleurs, cette blessure était sans gravité, la balle n'ayant qu'effleuré les chairs, mais le sang coulait avec abondance et je croyais alors les dégâts beaucoup plus sérieux !

Nous avons roulé si vite que nous n'étions plus qu'à une vingtaine de kilomètres de Mâcon : nous achevâmes d'y aller et le bon docteur Juvenel me donna, sur le champ, tous les soins nécessaires, m'assurant que j'en serais quitte pour une petite cicatrice de rien du tout. Il ne se trompait pas et, à l'heure actuelle, de l'estafilade en question, il ne me reste qu'une trace des plus discrètes et que, faute de mieux, j'ai fini par admettre pour une très glorieuse blessure de guerre.

Il me faut encore ouvrir une parenthèse : quelques mois après « le drame de Saint-Julien », je me trouvais étendu – et dans le plus simple appareil – sur le divan de Rudolph. A mes côtés, encore tout ému de l'aventure (ainsi que d'autres choses, plus récentes et plus agréables...), mon tendre amant caressait et baisait la cicatrice rosée, en soupirant :

— Tu as tout à fait la ligne de cuisse du Faune de Praxitèle, cette merveille du Vatican. Et lorsque je pense – il contemplait avec désolation la bien modeste éraflure – que c'est un Allemand qui t'a fait cela !

Puis, éprouvant, malgré lui, le besoin d'atténuer la faute de son compatriote, il ajouta, adorable de naïveté :

— Il est vrai qu'il ne pouvait pas se rendre compte.

D'une scandaleuse ignorance en certaines matières artistiques, je n'avais que des idées très imprécises sur la ligne de cuisse du faune en question ; mais la réflexion de Rudolph déchaîna mon hilarité

— Bien sûr ! J'avais eu, figure-toi, la sottise de conserver mon pantalon ! Tout cela, c'est ma faute : je n'avais qu'à franchir la ligne entièrement nu ; les Germains sont tous tellement cultivés et tellement artistes qu'il ne s'en fût jamais trouvé d'assez vandale pour se risquer à détériorer la « Ji-ne de cuisse du faune de Praxitèle »... non plus que le reste !

Un baiser me ferma la bouche.

Le docteur m'ayant affirmé que je n'avais réellement aucune complication à redouter, nous poursuivîmes notre route et, un peu avant minuit nous arrivions à Lyon où je me

proposais de prendre huit jours de repos – j'en avais besoin pour me remettre de toutes ces émotions.

Des émotions, je ne devais cependant point tarder à en avoir d'autres, et d'heureuses, pour changer ! Le surlendemain, en effet, je recevais de Rudolph, un télégramme envoyé de Lyon où il venait à son tour d'arriver.

La lettre par laquelle je lui annonçais mon intention de franchir, coûte que coûte, la ligne de démarcation lui était parvenue le lendemain du jour où ce franchissement avait eu lieu. Affolé, abandonnant Ambassadeur et Ambassade, il s'était aussitôt lancé à ma poursuite mais, ne sachant point par où j'avais bien pu passer – ou essayer de passer ! – il espérait, poussant jusqu'à Lyon et m'y retrouvant ou non, être au moins fixé sur la réussite ou l'échec de mon entreprise.

Trop discret, malgré son impatience angoissée, pour se présenter chez moi, il m'avait adressé, en arrivant, un long télégramme dont le texte – que je reproduis sans y changer une syllabe – dut paraître bien curieux à l'Administration des P.T.T. :

« N'en peux plus d'inquiétude et de chagrin – stop – N'ose aller chez toi, te prie me téléphoner ou venir Carlton où je serai jusqu'à ce soir – stop – sois patient et pardonne, tu reviendras et encore plus puissant qu'avant – stop – tu dois garder confiance en moi et croire toujours à ma plus grande tendresse. Rudolph. »

Emu par tant d'amour, j'allais aussitôt rassurer – et gronder – mon trop imprudent amoureux que je trouvais dans un état indescriptible de nervosité et d'inquiétude.

Il bondit sur moi, m'enserra dans ses grands bras, m'y étouffant. Il me couvrait de baisers et de caresses, avec frénésie, avec passion, comme s'il venait de me retrouver après m'avoir cru à tout jamais perdu !

Mais, lorsqu'il fut mis au courant de l'incident – que je m'efforçai cependant de minimiser – de ma traversée de la ligne, le malheureux garçon s'effondra : jamais je ne vis chez un être humain pareil bouleversement, pareille explosion de douleur et de colère.

M'étreignant avec fougue et précaution – il avait tant besoin de me presser contre lui et tellement peur de me faire mal – il pleurait. Il pleurait ces belles et lourdes larmes d'homme, ces larmes d'autant plus émouvantes qu'à l'inverse de celles – trop faciles – des femmes, elles ne coulent que dans des circonstances exceptionnelles et lorsqu'elles sont provoquées par une douleur dépassant toutes les douleurs humaines supportables...

Il pleurait et balbutiait des mots sans suite, des phrases où l'allemand se mêlait au français, me suppliait de lui pardonner – de quoi était-il coupable ? – se promettant d'aller souffleter Baumann, de le faire arrêter, jeter en prison !

Je m'efforçai de calmer son effrayante exaltation, affectant de plaisanter sur l'insignifiance de l'aventure :

— Mais tu es fou ! Et si j'avais été tué ? qu'est-ce que tu aurais donc fait de plus ?

Rudolph pâlit :

— Si tu avais été tué, je serais mort, moi aussi, mais pas sans t'avoir vengé, tu peux en être persuadé.

— Seigneur, quelle hécatombe !

Et caressant les cheveux courts et drus dont l'or pâle s'argentait déjà, je murmurai, ému et quelque peu épouvanté :

— C'est tout de même vrai que dans l'Allemand le plus civilisé du monde coexiste toujours un sauvage.

Le brûlant regard de ses beaux yeux bleus me pénétra jusqu'à l'âme :

— Un sauvage qui donnerait sa vie pour toi, Maurice. Je réussis, non sans peine, à obtenir qu'il renonçât à se faire justice par lui-même, comme il le désirait si

furieusement, et, en échange de sa parole d'honneur de n'exercer aucune violence à l'encontre de Baumann – je l'autorisai toutefois, et de grand cœur, à provoquer l'exil de l'odieux individu, s'il le pouvait – je lui promis de ne plus commettre d'imprudence et d'attendre patiemment le nouvel ausweis qu'il allait réclamer pour moi.

Rassuré par cette promesse – j'avais alors très réellement, l'intention de la tenir – il repartit pour Paris le soir même, heureux, confiant, et plus amoureux que jamais. J'avais, disais-je, l'intention réelle de tenir la promesse que je venais de faire à Rudolph ; hélas ! l'homme propose et Dieu – ou parfois le diable – dispose : deux jours plus tard, on me suppliait de porter en zone occupée un message dont une précieuse existence dépendait. Pouvais-je refuser ?

Cette fois encore – et par le chemin déjà parcouru quelques mois auparavant lorsque j'avais été chercher l'ausweis de Marc – je traversai sans encombre la ligne de démarcation, j'arrivai à Chalon d'où, par l'autocar, je gagnai Dijon, Puis, ayant rempli de façon satisfaisante la mission dont j'étais chargé, je sautai dans un train qui, au matin, me ramenait dans mon guêpier parisien — je ne me sentais pas le courage de retourner en zone libre par les bois, épuisé par mon dernier passage et vingt kilomètres dans la nuit glacée.

Dès son arrivée à Paris, Rudolph avait été se plaindre à l'Ambassadeur des inqualifiables procédés de Baumann et l'Ambassadeur, qui avait déjà reçu d'autres plaintes au sujet de l'insolent « führer du théâtre, », promit qu'il allait agir — et faire agir — contre ce goujat imbécile !

Pressentant l'offensive, Baumann avait pris les devants et je trouvai, en arrivant chez moi, une convocation assez inquiétante — et envoyée par pneumatique – émanant d'un bureau militaire allemand, installé au Palais Bourbon, qui n'était autre que l'antichambre de la Gestapo.

Je courus chez Rudolph : il pâlit en me voyant et devint livide en lisant le papier que je lui montrai.

— Maurice, je veux savoir une chose.

— Laquelle ?

— Je veux savoir si tu as pour moi, je n'oserais pas dire un peu d'amour – ta radieuse jeunesse saurait-elle en avoir raisonnablement pour mes pauvres quarante-cinq ans trop mûris, soupira-t-il – mais si tu as un peu de sympathie, un peu d'affection, de confiance surtout.

Je le regardai, surpris, presque blessé :

— Rudolph, je croyais te l'avoir prouvé

— Alors, je t'en supplie, obéis-moi, sans discuter et viens.

Par le petit escalier il m'entraîna jusqu'au garage de l'Ambassade, choisit une voiture et, refusant le chauffeur qui se proposait :

— Je conduirai moi-même. Je vais à Orléans, je serai de retour dans la soirée.

La voiture roulait depuis dix minutes sans que nous eussions échangé une parole. Enfin, n'y tenant plus

— Pourquoi allons-nous à Orléans ?

— Nous n'y allons pas...

— Où me conduisez-vous donc ?

— A Chalon !

— A Chalon ?

— Oui, à Chalon et de là, tu regagneras Lyon. Ecoute-moi, mon petit, et, encore une fois, je te demande, te supplie d'avoir confiance en moi et de m'obéir. La situation est grave, beaucoup plus grave que je ne le pensais et, si par malheur tu tombais entre les griffes de la Gestapo, personne au monde ne pourrait t'en sortir. Bau-manu est

une redoutable vipère : je l'écraserai, je t'en donne ma parole d'honneur, mais encore faut-il que, dans une partie qui s'annonce très dure, mes efforts ne soient point constamment paralysés par tes imprudences. J'ai besoin d'être en possession de toute ma tête, de tous mes moyens et de ne point trembler sans cesse à la pensée que tu es encore en train de préparer quelque folie. Donne-moi ta parole et, toi aussi, ta parole d'honneur, de ne pas revenir à Paris avant que je ne t'y rappelle.

— Bref, c'est un exil

Rudolph profita d'un arrêt de la circulation pour se pencher sur moi et, me couvrant de la chaude caresse d'un regard très tendre, il répliqua :

— Un exil pour qui ? Penses-tu que je puisse être heureux là où tu n'es pas ?

La voiture filait, à fond de train. Nous demeurions silencieux. Tandis que nous traversions la forêt de Fontainebleau, je contemplais le profil si beau, ni noble, si viril de mon amant et je me surpris à murmurer

— Rudolph ! Arrête un instant. Je t'en prie. Il obéit, inquiet :

— Je vais trop vite ? tu as mal au cœur ?

Souriant, je me renversai dans ses bras

Oui... j'ai mal au cœur...

Il me pressa contre lui, cueillit un baiser sur mes lèvres offertes, puis me repoussa, presque brutal :

— Assez ! Tu ne vois donc pas que tu m'enlèves tout courage !

La voiture continuait sa course folle. Nous happions les villes et les villages et nous arrivâmes enfin à ce poste de Saint-Julien où, moins de huit jours auparavant, j'avais reçu le fameux coup de fusil.

La barrière se leva devant la voiture de l'Ambassade et, à quelques pas, les douaniers français – assez surpris – livrèrent à leur tour le passage.

Varenes.

Un train passera dans dix minutes, nous apprit le chef de gare, mais c'est un rapide et il ne s'arrête pas.

— Faites le nécessaire pour qu'il s'arrête, ordonna Rudolph.

— Mais Monsieur...

— Il le faut !

Et Rudolph se fit connaître. Puis nous regagnâmes la voiture tiède alors que, sur la campagne inerte, la nuit tombait, triste et lourde.

Dans le lointain, nous entendîmes le bruit des pétards réclamant l'arrêt du rapide, puis celui du convoi et, à nouveau, nous pénétrâmes dans la petite gare.

Le train arrivait et, pendant que le chef de gare s'expliquait avec le contrôleur, Rudolph m'installait dans un compartiment vide.

Un dernier baiser...

— Tu sais ce que tu m'as promis. J'ai ta parole ?

— Je la tiendrai Rudolph. Sois tranquille, cette fois.

Le train repartait. Rudolph sauta sur le quai. Le visage collé contre la vitre, je vis s'estomper et disparaître la haute silhouette grise. Je me laissai tomber sur la banquette, j'avais grande envie de pleurer.

Quatorze jours après, je recevais un nouvel ausweis permanent et, en arrivant à Paris, j'appris que le lieutenant Baumann était parti pour la Russie : il ne devait jamais en revenir. Le soir de mon retour, Rudolph m'emmenait dîner dans une hostellerie perdue des environs de Saint-Cloud : nous y étions seuls et on nous servit un repas succulent. Je trouvai, sous ma serviette, une petite boîte en maroquin grenat et, dans la boîte un diamant magnifique, d'un éclat et d'une eau extraordinaires, serti dans une lourde et somptueuse chevalière de platine.

— Rudolph ! Mais tu es fou !

Il glissa lui-même la bague à mon doigt

— Oui, je suis fou... je suis fou de toi et je t'aime comme je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'aimer.

Lorsque je repense à l'accent passionné de ce « je t'aime », qui semblait jaillir de son cœur plutôt que de ses lèvres, je me demande comment, quelques mois plus tard, j'ai pu être aussi sot et aussi cruel envers ce malheureux garçon qui m'adorait.

Huit jours après, Simone Marivaux offrait un fastueux dîner où étaient conviés Cornélia, Rudolph et quelques hautes personnalités allemandes et françaises.

En fine mouche qu'elle était – et qu'elle est toujours ! – Simone Marivaux, bousculant les convenances au profit des agréments, m'avait placé près de Rudolph. Le repas, bien entendu, fut exquis : notre aimable hôtesse semblait prouver aux Germains que nous n'étions en définitive, privés de rien !

On servit, durant tout le dîner du champagne 1914 et, avec le café – une merveille de café – de la fine 1918 ! Rudolph comprit l'allusion – il fut d'ailleurs le seul parmi ses compatriotes il leva son verre et regarda Simone en souriant :

— Madame, après une telle fine, je suis vaincu, encore une fois !

Vers neuf heures, Simone courut à son appareil de radio :

— Vous m'excusez, Messieurs : c'est l'heure des Anglais !

Crânerie espiègle et confiante qui amusa tous les convives !

Naturellement, la conversation tomba – elle faillit même « se faire mal », comme le racontait par la suite, Yvon Guerlande – sur la « collaboration ». Je n'attendais qu'une occasion pour venger ma chère Cornélia et je m'empressai, volontairement, de mettre les pieds dans le plat !

— Encore que la collaboration ne me semble guère possible dans les circonstances actuelles – sincèrement, Messieurs, et sans chercher à vous être désagréables, imaginerez-vous un Français de qualité collaborant avec vous ? en ce moment ? et de bonne foi ? – je ne crois pas que les agissements de certains Allemands soient de nature à favoriser les rapprochements. Mme Cornélia, notre plus grande artiste nationale, en sait quelque chose.

Rudolph, qui m'avait promis d'être tout particulièrement aimable pour Cornélia, comprit que le moment était venu de lui faire, devant tous, un compliment réparateur !

— Madame, lui déclara-t-il, je tiens à vous exprimer tous mes regrets et à vous dire que je suis confus et navré pour mon pays de la conduite du lieutenant Baumann à votre égard. Cette conduite inqualifiable fut un outrage scandaleux, non seulement envers une Française illustre entre toutes, mais encore envers l'Art que vous personnifiez si bien et dont nous sommes tous des admirateurs fervents.

Cornélia, radieuse, savourait le pompeux discours et Rudolph, comprenant que rien ne lui semblerait excessif, décida de lui faire bonne mesure. L'adorable garçon connaissait bien notre langue, mais il lui arrivait parfois d'employer certains mots... approximatifs. Il voulut ciseler son dithyrambe et ce fut la catastrophe :

— Quand on a, comme vous, Madame, la célébrité d'un prestigieux, d'un glorieux... derrière...

Sous la table, j'envoyai un hâtif coup de genou à Rudolph qui s'arrêta net ! Les convives affectaient des mines détachées ou consternées – en eux-mêmes, ils étaient aux anges ! – Yvon Guerlande s'étouffait dans sa serviette et Simone Marivaux ne savait plus quelle contenance prendre. Quant à Cornélia, elle n'avait pas bronché, elle souriait toujours, mais ses paupières, armées de faux cils immenses, papillotaient légèrement.

Rudolph, un peu inquiet, me regardait

— Je n'ai peut-être pas dit le mot exact. Le français est une langue terriblement... nuancée.

— Sans doute ! Et voilà pourquoi ce que vous venez de dire est incompréhensible ! Une amie charitable essaya de faire dévier le cours de la conversation, mais Rudolph voulait à tout prix « arranger les choses ».

— Je croyais dire, reprit-il, que Madame Cornélia avait la célébrité de son...

— Pour l'amour du ciel ! susurra Guerlande.

— ...de son glorieux... Ah je suis stupide... Comment dit-on, en français, « ce qu'on a fait avant » ? Volant à son secours, je lui proposai

— Le passé ?

Rudolph me remercia d'un sourire

— C'est cela même. De son glorieux passé !

— Parfait, s'écria Guerlande, voyez-vous, cher Monsieur, chez nous, le passé et le derrière, ce n'est pas du tout pareil... en général, précisa-t-il après avoir pris un léger temps, pour mieux détacher sa malicieuse précision !

— Trêve de littérature, trancha Cornélia imperturbable, et encore un peu de ton délicieux champagne, Simone chérie, je meurs de soif !

— Vous n'êtes pas la seule, chère amie, lui décocha Guerlande qui voulait avoir le mot de la fin, nous venons tous d'avoir très chaud.

Vaincu et chassé de France, le venimeux Baumann avait chargé du soin de sa vengeance quelqu'un de ses trop nombreux pareils et cette vengeance devait être digne de lui, c'est-à-dire aussi raffinée qu'ignoble !

Il était fort aisé (et surtout pour des Allemands !) de soupçonner les raisons véritables qui avaient poussé Rudolph à prendre si chaleureusement ma défense. Habiles et démoniaques psychologues du mal, Baumann et ses créatures ne doutèrent point que les coups les plus violents dont ils pourraient nous atteindre ne seraient rien auprès de ceux que nous pourrions nous porter l'un l'autre ! Il ne s'agissait que d'en trouver le motif ou le prétexte, et ces espions de bas étage ne devaient point tarder à y réussir, au-delà même de leurs espérances immondes.

J'avais caché à Rudolph ma liaison avec son neveu, comme d'ailleurs je cachais à ce dernier mes amours avec son oncle, non point par hypocrisie et par volonté de mensonge, mais dans le dessein, aussi simple que réel, de ne les faire souffrir ni l'un ni l'autre. Et puis, tous les deux ne se croyaient-ils point, réciproquement, d'enragés coureurs de femmes : à quoi bon leur apprendre ce qu'ils n'avaient aucun besoin de savoir ?

De Varsovie, Karl – qui paraissait s'ennuyer à en périr – m'adressait encore les lettres les plus tendres et les plus mélancoliques ; je ne pouvais moins faire que d'y répondre sur le même ton. Il m'assurait qu'il m'aimait toujours – et « plus que jamais » – ; était-il possible, sans cruauté et sans inélégance, de lui avouer que, si je l'aimais « toujours beaucoup », j'en aimais aussi un autre, tout simplement, mais par-dessus tout ?

Un jour, je trouvai Rudolph en proie à une tristesse inexprimable et bouleversante : son visage semblait ravagé, vieilli, comme après une nuit de larmes ou d'orgie.

En badinant – pour déguiser mon inquiétude – je le questionnai sur les causes de cette mine effroyable. Il détourna les yeux, ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une grande enveloppe qu'il me tendit, sans prononcer un mot.

Dans cette enveloppe, je découvris les photographies de quatre lettres que j'avais reçues de Karl et de deux billets que je venais de lui adresser. Non seulement tous ces messages prouvaient, de façon indéniable, nos relations amoureuses passées,

mais encore – et à chaque ligne – s'y étalaient des protestations et des serments intempestifs. (En ce qui concernait les miens, ils établissaient un détestable parallèle avec ceux que j'avais prodigués et que je prodiguais toujours à Rudolph !).

J'étais atterré.

Il ne pouvait être question de nier l'évidence ; quant aux explications, elles eussent été difficiles. A mon humiliation, déjà si cruelle, s'ajoutait encore la souffrance que j'éprouvais du chagrin de mon cher Rudolph devant qui j'aurais souhaité mourir sur le champ si ma mort avait eu le pouvoir de réparer ce désastre. A bout de nerfs, brusquement je fondis en larmes.

Surmontant sa propre douleur, l'adorable garçon ne pensa plus qu'à me consoler : il me prit entre ses bras, me cajola comme on cajole un enfant et, ainsi que le faisait le malheureux Hans, ce fut encore lui qui finit par me demander pardon du tourment que je lui donnais. L'amour est un perpétuel recommencement.

Eperdu de tant de bonté et de tant d'amour, j'avouai tout : ma triste passion pour Marc, ma liaison tragique avec Hans, l'entraînement, plus sensuel que sentimental qui m'avait jeté dans les bras de Karl et enfin la tendresse, sans cesse croissante et véritablement rénovatrice que j'avais conçue pour lui, Rudolph, et qui était devenue l'amour le plus sincère, le plus ardent et le plus exclusif.

A ce moment-là, je n'aimais réellement plus que lui au monde et ce fut sans la moindre arrière-pensée que je lui proposai de ne jamais revoir Marc et de cesser toute correspondance avec Karl – ce qu'à ma grande surprise il refusa.

— Mon pauvre enfant ! Ton Marc, mais tu l'aimes encore et si tu rompais aujourd'hui avec lui tu risquerais de l'aimer jusqu'à ton dernier jour. Je préfère, pour moi, que tu arrives à t'en lasser d'une façon plus naturelle. Quant à mon polisson de neveu – et il ne put s'empêcher de sourire en poursuivant sa phrase – je serais un bien mauvais oncle si j'acceptais qu'il fût privé aussi brutalement d'une correspondance à laquelle il paraît attacher tant de prix. Et je le comprends... Ah tu sais les écrire, les lettres d'amour !

— Rudolph !

D'un baiser, il étouffa ma protestation et reprit

— Oui, il en serait par trop malheureux, et cet amour contrarié se transformerait peut-être en une si violente passion que tu n'y résisterais pas, tel que je te connais ! Continue à lui écrire : à présent que je le sais et que je te le, permets, ce sera bientôt pour toi une pénitence et c'est toute celle que je te donne.

Le lieutenant Baumann avait gagné, mais perdu quand même.

Hélas, pour que se consommât la déchirante rupture, Baumann n'avait pas à se donner tant de mal : il lui aurait suffi d'attendre de ma sottise personnelle la navrante réalisation qu'il souhaitait.

Notre bonheur nouveau durait depuis quatre mois – quatre mois d'amour sans un nuage, sans un soupçon, sans une querelle, quelle chose merveilleuse dans sa naïve simplicité ! – lorsqu'un jour, rentrant de Lyon où je venais de passer une semaine, je rencontrai Edouard qui m'entraîna dans un bar de la rue Daunou et se mit en devoir de m'informer des derniers potins :

— Ah ! mon cher, tenez-vous bien ! Une nouvelle ahurissante : Simone et Rudolph.

— Eh bien quoi, Simone et Rudolph ?

— Eh bien oui... Ça y est ! D'ailleurs, la chose était à prévoir. Un beau garçon comme Rudolph, Simone ne pouvait y résister.

Rudolph et Simone ?

Je me sens des envies de crier, de hurler, de lancer des verres dans les miroirs !

— Ignoble ! C'est ignoble !

Edouard – qui n'avait jamais été au courant de mes amours – me regardait avec surprise :

— Ignoble ! Vous exagérez ! Je ne vous dis pas que ce soit joli-joli, mais tout de même... Vous n'étiez point amoureux de Simone, j'imagine ?

Je haussai les épaules.

— Edouard, ce que vous venez de me dire, vous en êtes certain ?

— Plus que certain ! Tenez, jeudi soir nous avons dîné tous les trois à l'Aiglon et ensuite... il a passé la nuit chez elle : c'est moi qui les ai reconduits. J'ai cru qu'ils allaient faire l'amour dans la voiture.

Ah ! les salauds ! L'expressive vulgarité de ce cri furieux qui grondait en moi s'alliait bien avec mon dégoût horrifié. Cette insulte grossière, j'aurais eu plaisir à les en souffleter, tous les deux !

Prétextant les fatigues du voyage, je pris congé d'Edouard et rentrai chez moi, le cœur lourd de colère ; de chagrin surtout.

Ce n'était pas de la jalousie, c'était pire : une immense, une irréparable désillusion.

Je commençai une lettre pour l'infidèle et la déchirai ; puis une autre, et une autre encore ; aucune ne me paraissait assez cinglante, assez méprisante. Enfin, mes yeux s'étant portés sur mon trop beau diamant, je rédigeai ce bref message :

« Je vous retourne un bijou qui ne représente aujourd'hui plus rien pour moi. Vous pouvez l'offrir à la personne qui vous a donné, jeudi, une si belle nuit.

Adieu ! »

Je glissai le diamant dans son écrin, ma lettre stupide dans une enveloppe, et je courus porter le tout chez le concierge de l'Ambassade.

— Mais, M. Hohlbein est à son bureau ; ne préférez-vous point ?...

— Non merci. Je n'ai pas le temps.

Deux heures après, on m'apportait un message de Rudolph :

« Maurice, mon amour, c'est fou ce que tu m'écris. Je ne comprends pas. Je suis désespéré. Viens, je t'en supplie. »

Il ne comprend pas ? L'hypocrite ! Le lâche ! J'aurais pardonné – peut-être – à la franchise mais ajouter ce mensonge si plat à cette sale petite coucherie, quelle ignominie !

La sonnerie du téléphone retentit plus de dix fois au cours de la soirée et, pour n'en plus entendre l'appel, je décrochai le récepteur. Ma nuit fut atroce.

Le lendemain, c'était une nouvelle lettre de Rudolph – et le retour de la bague. Je renvoyai la lettre – sans l'ouvrir – et le bijou, avec un mot très sec :

« Tout est fini entre nous, fini à jamais. Je ne veux plus voir, je ne lirai plus une seule de vos lettres. Je ne veux plus rien de vous. »

Et comme je sentais bien que je l'aimais encore, qu'il chercherait à me revoir, qu'il serait peut-être le lendemain devant ma porte et que je me jetterais dans ses grands bras s'il me les ouvrait, je quittai Paris, le même soir, et me réfugiai dans le Midi, chez de bons et vieux amis perdus dans un trop vaste domaine et qui, depuis longtemps, me réclamaient « une longue visite ».

Les jours passaient mais non le chagrin. J'avais déchiré les portraits de Rudolph : son image n'en demeurait pas moins gravée dans mon cœur. Les lettres que j'avais brûlées, des phrases entières m'en revenaient à l'esprit... et les souvenirs, ces souvenirs heureux dont l'évocation peut faire tant de mal.

Non, ce n'était pas dans le trop grand calme de ma retraite méditerranéenne – où mes amis me retenaient depuis trois mois déjà – que je parviendrais à oublier. Pour oublier, il me fallait à nouveau du bruit – beaucoup de bruit – des aventures – beaucoup d'aventures – et Paris, surtout Paris.

Et je me retrouvai, un soir, sur le quai de la gare Saint-Charles, attendant avec une folle impatience le rapide qui me ramènerait – une fois encore – dans cette capitale loin de laquelle je ne pouvais plus vivre et où, cependant, j'étais bien persuadé, à l'avance, de ne trouver jamais que déceptions et chagrins nouveaux.

Depuis le jour des fatales confidences d'Edouard, j'avais cessé toutes relations avec Simone Marivaux. Un matin, vers midi, alors que, promenant ma tristesse et ma désespérance, je traversais la place Vendôme, je rencontrai l'artiste sortant de chez son joaillier.

— Quelle bonne surprise ! Mais enfin, Maurice, que vous est-il donc arrivé ? Pourquoi ne vous voit-on plus ?

J'ai téléphoné chez vous, je ne sais combien de fois.

— Oui, j'ai eu beaucoup à faire. J'étais en voyage. Ce n'était pas une raison pour lâcher ainsi les gens ! Que faites-vous aujourd'hui ? Je rentre chez moi, laissez-vous enlever : nous déjeunerons ensemble. J'ai un tas de choses à vous raconter.

— Je suis désolé, je ne suis pas libre.

— Alors... demain ?

— Demain non plus.

— Eh bien, téléphonez-moi, un matin.

— Je n'y manquerai pas.

— Ah que je vous dise tout de même, Maurice. Vous savez que j'ai failli avoir une histoire, une histoire sensationnelle, à cause de Rudolph !

— Une histoire à cause de Rudolph ?

— Hé oui, il était juif !

— Juif ? Rudolph ? Jamais de la vie !

— Il faut croire que si ; puisque la Gestapo est venue l'arrêter, chez moi.

La place Vendôme semblait tourner autour de moi et Je dus m'accrocher à la portière de la voiture de Simone qui, ne s'apercevant pas de mon étourdissement, poursuivait son bavardage :

— Vous avouerez que j'ai été idiot car enfin, s'il était juif, j'aurais pu m'en rendre compte ; et avant la Gestapo !

Son sourire – plein de sous-entendu – me blessa et je ripostai, voulant être à mon tour blessant :

— Alors, moi aussi... et avant vous !

Simone me regarda, stupéfaite :

— Comment, Maurice ? vous aviez...

L'hypocrite ! Aurait-elle peur des mots ? Moi pas

Et d'employer aussitôt – et volontairement – le plus trivial et le plus expressif en la matière :

— ...couché avec lui ? Comme si vous ne le saviez pas, chère amie ?

— Mais non, je ne le savais pas !

Comédienne !

— Vous avez la mémoire courte vous me taquiniez pourtant assez, autrefois, sur mes amours avec lui

— Moi ? Je vous ai...

— Rappelez vos souvenirs : le fameux dîner où vous le conviâtes, celui qu'il nous offrit chez Larue, la soirée à l'Ambassade, celle où nous fûmes à l'Opéra.

— Chez Larue ? A l'Ambassade ?... A l'Opéra... De qui voulez-vous parler ?

— De qui ? Mais de Rudolph !

— De Rudolph Schaeffer ?

— De Rudolph Schaeffer ?... C'est avec Rudolph Schaeffer que vous ?...

Simone éclata de rire :

— D'où arrivez-vous ? Voilà une heure que je m'épuise à vous le dire ?

— Ainsi vous n'aviez pas... vous n'aviez jamais... enfin oui... avec Rudolph Hohlbein ?

— Il s'appelle, donc aussi Rudolph, M. Hohlbein ?

— Mais oui !

— Je n'en savais rien ! Ah ! celui-là, bien sûr, je ne m'y serais pas risquée : il n'a jamais eu d'yeux que pour vous ! Ainsi vous aviez cru ? C'est trop drôle ! Dans ma tête, dans mon cœur, s'élevait une véritable tempête : « Rudolph ! Oh ! Rudolph ! Mon amour ! Comment ai-je pu ? » Je voudrais crier, sauter, courir, danser, embrasser Simone — que cinq minutes auparavant je haïssais si furieusement.

— Chère amie, excusez-moi. Il faut absolument que je me sauve. Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux de vous avoir rencontrée.

— Puis-je vous déposer en quelque endroit ?

— Non ! Vous n'iriez pas assez vite !

— J'attends votre appel téléphonique ?

— Oui, je vous appellerai demain.

Par extraordinaire, l'huissier de l'Ambassade n'était pas à son poste, qu'importe : je connaissais encore le chemin et je préférais même n'être point annoncé.

Et pourtant, lorsque je me retrouvai devant la porte du bureau, une angoisse inexprimable m'étreignit. Je frappai : un coup léger — et qui me parut faire un bruit retentissant.

— Herein !

J'entrai... La foudre serait-elle tombée à mes pieds — pour employer le cliché banal mais, en l'occurrence, vraiment approprié — que je n'eusse pas été plus effaré qu'en retrouvant Karl installé dans le fauteuil de Rudolph.

Je demeurai sur le seuil et dans l'impossibilité d'articuler une parole. Souriant et très à l'aise, Karl se levait et venait au devant de moi.

— Mais, entrez donc, cher ami. Je suis enchanté de votre visite.

Il referma la porte que j'avais laissée ouverte et, me baisant la main avec une déférence ironique, s'informa :

— En quoi Lord Greenville peut-il être agréable à Lady Hamilton ?

Je balbutiai, éperdu

— Ah !... vous saviez...

— J'ai su... et je vous en fais mes plus admiratifs compliments, ma chère... tante ! Oh ! pardon, s'excusa-t-il, avec une confusion affectée à l'excès, aucun sous-entendu en dehors de cette petite réminiscence historique.

Je me dirigeai vers la porte mais Karl, me devançant, se plaça entre elle et moi :

— Maurice ! Tu ne vas pas t'en aller comme cela

— Votre oncle n'est plus ici ?

— Non, il est à Varsovie. Il a demandé sa mutation. C'est ainsi que j'ai pu enfin revenir à Paris, et que j'ai, aujourd'hui, le bonheur de te retrouver.

Mon humiliation devenait atroce, insupportable

— Karl, je sais que vous êtes en droit de croire les pires choses. Si je vous sentais encore un peu mon ami, j'essaierais de vous expliquer ; vous comprendriez peut-être, mais je vois bien que... Non, laissez-moi partir.

Blessé dans son amour-propre de mâle, Karl avait saisi — c'était humain — l'occasion qui s'offrait à lui de prendre sa revanche ; mais, comme il était dénué de toute méchanceté, il ne chercha pas à prolonger mon supplice et il changea aussitôt d'attitude :

— Maurice, je n'ai pas voulu te faire de peine. Excuse-moi.

Me forçant à me rasseoir, il prit affectueusement mes mains entre les siennes :

— Allons, raconte-moi tout. Je t'en ai un peu voulu, c'est vrai, mais je ne demande qu'à te croire et à te pardonner. Ne le devines-tu pas ?

Je lui obéis. Mon aveu le surprit

— Ainsi, tu as aimé mon oncle. Tu l'as aimé... réellement ?

— Oui Karl, je l'ai aimé ; et je l'aime encore.

— Et moi ?

— Toi aussi, Karl, je t'ai aimé. Pas de la même façon, bien sûr, mais... comme il te suffisait de l'être. Oui, Karl, toi, tu as la beauté, la jeunesse et tu n'es pas sentimental – tu as même cette chance. Ce que tu aimais en moi, c'étaient les jouissances physiques que je te donnais, pas autre chose.

— Pas autre chose ? Es-tu certain ?

— Disons, si tu le veux, que tu les aimais en premier lieu. Rudolph m'aimait pour moi ; et d'une autre manière.

— D'amour platonique ? Cela m'étonnerait !

— Oh non : pas d'amour platonique. L'amour, il l'aimait au moins autant que toi et il le faisait...

Je ne trouvais pas le qualificatif nuancé que je cherchais. Amusé par l'expression sans doute assez révélatrice de tant d'admiration rétrospective, Karl, toujours très gosse, ne put retenir une plaisanterie facile :

— Mâtin ! Je vois cela d'ici ! Ce cher oncle ! qui diable s'en serait douté ? Et quel honneur pour la famille !

— Karl, je t'en prie... Je n'ai pas envie de rire, je t'assure.

— Pardonne-moi, Maurice. Tu vois bien que je n'ai pas changé ! Continue.

— Je n'ai plus rien à dire, sinon que Rudolph m'aimait comme j'avais toujours rêvé de l'être, et que c'était merveilleux.

Un lourd silence.

— Et à présent, quelles sont tes intentions ?

— Mais, lui écrire, lui expliquer.

— Voilà bien ce que je redoutais. Eh bien non, Maurice, tu ne dois pas le faire. Rudolph a souffert, effroyablement souffert, à cause de toi, il faut que tu le saches. Sa souffrance est encore immense, j'en suis persuadé mais, comme toutes les souffrances au monde, elle finira par s'apaiser, par devenir supportable. Tes explications, à présent, seraient un fer rouge dans une plaie à vif !

— Comment peux-tu dire une chose pareille ! S'il m'aime encore, s'il apprend que je l'aime toujours, que je n'ai jamais cessé de l'aimer...

— S'il l'apprenait, ce serait bien la pire des catastrophes, car il voudrait revenir à tout prix, et comme on ne le lui permettrait pas...

— Pourquoi ne le lui permettrait-on pas ?

— Parce que, mon pauvre Maurice, ses amours avec toi n'ont point passé inaperçues et que... Enfin, tu me comprends, n'est-ce pas ?

Je baissai la tête, accablé par la pensée de tout le mal que j'avais fait, je me haïssais, en ce moment, comme je n'avais jamais haï le plus féroce de mes ennemis.

— Alors, que faut-il ?...

— Rien !

— Il croira donc...

— Il croira, oui, pendant quelque temps encore, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

— Guéri ! De moi ?

— Oui, de toi. Et à ce moment-là, Maurice, si tu le veux, je lui dirai toute la vérité.

Ainsi donc, la plus grande preuve d'amour – la dernière – que je pouvais donner à Rudolph, était de le laisser croire à mon infamie, à mon absence de cœur ; et pour torturante que me fût cette nouvelle et terrible expiation, je devais l'accueillir et m'incliner.

Lâchement et sottement, j'avais écrit : « Tout est fini » on ne lance point impunément de telles proclamations.

Mais on frappait à la porte et, sans attendre le traditionnel « Herein », un grand et beau garçon, tout illuminé de ses vingt ans et de son frais sourire, entra dans la pièce.

A ma vue, son sourire s'effaça. Karl parut gêné. J'avais compris !

Allons, Maurice, une belle sortie pour ton dernier acte ! Prenant une attitude satisfaite et reconnaissante de solliciteur courtoisement reçu, je me levai :

— Excusez-moi, Monsieur, d'avoir trop abusé de votre temps. Et encore merci pour vos bons conseils, je les suivrai.

Karl me reconduisit jusqu'à l'escalier et je ne pus m'empêcher de le questionner, en souriant :

— C'est mon successeur ? Il est charmant.

Karl rougit mais, sans protestation superflue – ce dont je lui sus gré,

— Tu trouves ?

— Bien sûr ! Tu es heureux ?

Eludant la réponse, Karl me prit la main

— Maurice, je tiens à te répéter que je suis toujours ton ami et que, lorsque tu auras besoin de quelque chose...

— Je n'en doute pas, Karl, et je te remercie.

— Téléphone-moi un matin, veux-tu ? Nous passerons une soirée ensemble.

— C'est entendu. Adieu Karl !

Mais je savais déjà que je le quittais pour toujours et que, jamais, je ne retournerais à l'Ambassade d'Allemagne !

Chapitre V

Après certaines amours trop belles, trop exaltantes ou trop douloureuses – il semble que tout doive finir, que le cœur soit anéanti, brisé, incapable de battre et de vibrer à nouveau. Mais la vie est là, indifférente et implacable, avec ses obligations, ses exigences, ses surprises et aussi – quoi qu'on en puisse croire – avec son impérissable germe d'espoir et de résurrection. Pleurant encore sur le passé, on est déjà tendu vers l'avenir et, inconsciemment, on s'offre à lui.

Je viens de quitter Paris et dans ce train qui me ramène à mon havre de grâce provincial, je commence à faire le bilan de ma faillite amoureuse !

Car il s'agit bien d'une faillite, une vraie : à ce sujet je ne saurais conserver le moindre doute.

Devais-je, et surtout pouvais-je, réussir dans une « entreprise » dont je n'avais, en définitive, jamais assumé la direction ? Certainement pas.

Mes « associés », je ne les avais jamais choisis : je m'étais laissé choisir par eux. Les uns me conduisaient à leur gré, m'utilisant à leur seul profit et, si les autres semblaient me laisser mon libre arbitre, en réalité, et sans qu'ils s'en rendissent compte, ils me livraient tout entier à l'égoïsme et aux froids calculs des premiers et des plus habiles.

Sans le chercher, sans le vouloir, et sans l'imaginer le moins du monde, associés perfides et associés trop faibles conjuguèrent leurs efforts et, par des chemins très différents, m'entraînaient tous vers le même gouffre.

Le souci continu que j'avais de ménager mes amants – quels qu'ils fussent – devait faire de ma vie amoureuse un supplice véritable car mes amours n'étaient jamais successives, elles étaient simultanées, je pourrais presque dire enchevêtrées. J'aimais l'horrible Marc qui ne m'aimait pas et pour lui cependant je n'hésitais pas à provoquer l'amour de Hans, de Karl, de Rudolph et de bien d'autres, que j'arrivais d'ailleurs souvent à aimer sans m'en apercevoir ou, plus exactement, en ne m'en apercevant que trop tard : lorsque je les avais perdus. Je pensais, invariablement, ne livrer que mon corps et je finissais toujours par donner mon cœur sans jamais, hélas, y trouver de félicité complète mais, bien au contraire, une sorte d'épouvante et d'horreur pour moi et pour mon destin.

Blotti dans le coin du compartiment, les paupières closes et la tête abandonnée sur les coussins, je laisse vagabonder, folles et contradictoires, les pensées qui hantent mon esprit en désarroi

« Si Marc m'avait aimé... »

Et de bâtir inconsciemment le canevas d'une simple et merveilleuse aventure.

Puis c'est comme un grand souffle de révolte et d'orage qui balaie toutes ces rêveries imbéciles que je me reproche avec fureur :

« Mais si Marc t'avait aimé, et si tu n'avais aimé que Marc, pauvre fou, tu aurais un jour pleuré des larmes de honte et de désespoir en découvrant enfin le vrai visage de ce fantoche ! Tu as souffert, tu as gâché des possibilités merveilleuses de bonheur, tu es en fuite aujourd'hui comme une bête blessée qui se hâte vers sa tanière pour y mourir, mais tu as vécu des heures exaltantes, tu as dansé sur un volcan, tu as flambé comme une torche et ton cœur, pour meurtri et déchiré qu'il soit, n'en renferme pas moins des trésors, des richesses de souvenirs que personne ne saurait lui arracher ; ces souvenirs, tu les as payés très cher : plus tard, tu admettras certainement que tu ne les as pas payés trop cher. Pour toi, ils seront alors sans prix et tu ne les échangerais plus contre la mémoire unique du bonheur calme que tu envies peut-être encore à présent, mais qui te semblerait, par la suite, si banal et si fade. »

Mais ce bonheur calme...

Ce bonheur calme ne t'aurait point convenu !

Il convient à d'autres, à ceux qui ne sauraient en supporter ou en goûter de plus ardents, de plus risqués.

Une fois encore, mon orgueil me sauvait de moi-même, de l'amertume, de la désespérance ; je ne vivais déjà plus dans mon triste présent : j'appelais un avenir vide et silencieux, je me préparais à le meubler des souvenirs brûlants et tumultueux d'un passé que j'allais enfin comprendre et peut-être apprécier.

Ce bonheur calme, j'ai pourtant failli le connaître, et je n'en saurais dire que très peu de choses car ces bonheurs-là sont bien comme les peuples heureux : ils n'ont pas d'histoire.

Un être jeune, tendre et sincère me l'apportait, un être frais et qui semblait neuf, au moral comme au physique. Il était – naturellement – d'origine étrangère, il était blond, il avait des yeux d'un bleu très clair, un joli sourire et un petit accent qui faisait penser à une eau de source roulant sur des cailloux polis dans la lumière doucement estompée d'un crépuscule de printemps. Il n'était pas très grand, mais très bien proportionné et il aimait l'amour avec ferveur, avec émerveillement, avec une sorte de naïveté câline et charmante. Il occupait une situation déjà fort importante et, il

devait accéder à des postes de plus en plus élevés ; mais, au fur et à mesure de son ascension, il fut obligé d'accepter des résidences de plus en plus lointaines, en France d'abord, puis à l'étranger.

Nous demeurions en relations épistolaires, nous nous retrouvions, de temps à autre, mais pas plus dans nos lettres que lors de nos trop brèves rencontres, nous ne pouvions nous épancher comme nous en avions pris la douce habitude. Notre amour qui s'annonçait si beau, si grand, s'atrophiait, se mourait. Le tendre Edouard le sentait – moi aussi, et sans doute même avant lui. Il s'en inquiétait, alors que déjà je m'y résignais, constatant une fois encore que rien ne pouvait plus me faire vraiment souffrir.

« Quand on aime moins, on n'aime bien vite plus du tout », écrivait une charmante femme du siècle dernier, et l'amitié qui succédait à notre impossible amour en était un si pâle reflet qu'Edouard en craignit la disparition : voulant établir entre nous un lien ultime et presque indissoluble, il me demanda d'être le parrain d'un adorable petit garçon auquel je lui avais proposé qu'il donnât la vie – car il était, bien entendu, marié. J'acceptai joyeusement, heureux de pouvoir redistribuer sous la forme d'une affection très pure, les réserves inemployées d'amour que j'avais toujours dans le cœur.

Nous vivions dans le souvenir de notre amour passé mais, hélas, nos sens réclamaient des satisfactions matérielles : j'en trouvai, çà et là, les accueillant à cœur fermé. Edouard en fit de même. Pour son malheur, il commit des imprudences : trop peu défiant, il s'était fait connaître à des êtres sans foi et sans honneur qui, compromis dans une aventure scabreuse – où il n'était d'ailleurs pour rien – crurent se sauver en essayant de le mêler à leur fangeuse histoire ; le pauvre Edouard ne fut point inquiété, mais il y perdit – et sans espoir de retour – une situation brillante et un avenir de premier plan.

En ce bas monde, toutes les erreurs se paient, c'est un fait, mais celle-ci fut payée par trop cher et la punition fut sans rapport aucun avec la faute, si faute il y a, d'essayer, de temps à autre, de vivre selon la nature que le Destin nous impose !

À cœur fermé

Chapitre IX

Il y a quelque temps, j'ai envoyé certains chapitres de ces... confessions à un excellent ami qui, depuis des mois, me pressait de les lui communiquer et je n'ai point manqué de le prier d'en faire la lecture à un petit groupe de personnes ne me connaissant pas : « Tu me rapporteras, naturellement, toutes les réflexions, quelles qu'elles soient ! », lui avais-je recommandé.

Huit jours après, ce précieux – et précis – camarade m'expédiait un compte-rendu, succinct mais explicite, de l'expérience réclamée : « Des polissonneries pareilles, cela va s'enlever comme des petits pains ! Ce Maurice Maurel doit être une fameuse grue ».

Et le brave garçon de conclure « Tu le vois, cela promet d'être un succès ! Dépêche-toi donc de terminer ! ».

J'étais furieux ! Mes confessions, des « polissonneries » et leur auteur – personne pudique s'il en fût ! – une « fameuse grue » ? Les gens ne comprennent rien à rien, décidément !

La première appréciation pouvait être, du point de vue commercial, et pour excessive qu'elle fût, engageante pour un éditeur, je veux bien l'admettre – partiellement tout au moins – mais la seconde... moi ! une grue ? Alors ça, c'est un comble !

Il n'est pas dans mes intentions – et dans mes capacités moins encore – d'entreprendre une dissertation philosophique, le sujet serait trop complexe et trop délicat pour moi, mais j'aimerais qu'il me fut au moins permis de traiter certains aspects particuliers de la question et ceux-là surtout qui « pourraient » présenter quelque analogie avec mon cas particulier.

J'ai eu des amants, beaucoup d'amants, beaucoup plus qu'il n'eût été correct d'en avoir : c'est un fait et je n'en disconvierai pas.

Sans doute me suis-je offert, trop souvent sans amour – parfois même avec un secret dégoût – cela est vrai mais toujours et en toutes circonstances, pour servir les intérêts des autres et non les miens.

Je n'ai jamais cherché à détourner ni à entraîner quiconque.

Je n'ai jamais fait souffrir, volontairement, personne ; et ceux auxquels j'ai causé quelque chagrin n'en ont pas moins eu par moi, tout de même, des heures heureuses.

Mes amants, je ne les ai jamais « entièrement » trompés : lorsque je me trouvais dans leurs bras, je m'efforçais toujours de les aimer, à un degré différent, cela se conçoit, mais sincèrement, sinon exclusivement. Cette exclusivité, j'aurais souvent voulu en faire à l'un d'entre eux le don total : les circonstances seules s'y opposèrent sans cesse.

Je n'ai pas trompé mes amants en leur cachant, aux uns et aux autres – dans toute la mesure du possible – leurs existences réciproques : je ménageais, tout simplement, leur amour et leur amour-propre !

Et enfin – oh ! je sais bien que je vais provoquer un nouveau sujet de scandale, mais au point où j'en suis ! – mes amants, je n'ai jamais eu l'impression de les « tromper » mais de les « compléter » et c'est en ajoutant, en conjuguant, pour ainsi dire leurs charmes, leurs qualités et même leurs défauts, que je suis parvenu à réaliser cet ensemble, harmonieux par sa diversité, ce bouquet, cette gerbe d'amours dont le Destin m'imposa l'étrange composition.

J'irais même plus loin et je dirais que c'est très souvent « les uns par les autres » que je suis arrivé à les aimer le plus sincèrement.

J'entends le ricanement des hépatiques : « Curieuse gerbe, extraordinaire bouquet : des roses, des iris, voire quelques orchidées, avec pas mal de fleurs sauvages et d'herbes folles ! ».

Mais oui ! Des fleurs précieuses et des « herbes folles ». A vrai dire, ce n'est point une gerbe ou un bouquet que j'ai cueilli pour l'ornement d'une coupe, c'est un jardin que j'ai voulu faire de mon cœur, un jardin fertile où j'ai admis toutes les graines, toutes les semences les plus inattendues et les plus diverses que m'apportaient la brise, le vent ou la tempête.

Dans le jardin de mon cœur, toutes les fleurs se sont rencontrées, non seulement l'orchidée, l'iris et la rose, mais encore l'anémone, la tubéreuse, la primevère et la violette. Toutes reçurent mes soins et ma tendresse, toutes me donnèrent leur beauté, leur couleur, leur parfum, toutes, même les herbes folles, arrivées d'on ne sait où et disparues soudain, trop fragiles et trop inconsistantes pour durer et pour laisser des traces, toutes contribuèrent à meubler, à embellir ma vie et – ce qui plus est – à me donner une « raison de vivre ».

Mais alors que certains me font grief d'un passé trop bien rempli, d'aucuns me reprochent – déjà – un présent volontairement « désaffecté » ; et je viens d'être gratifié des « vérités » les plus cinglantes et les plus dures : j'ai appris que je n'avais pas de cœur, pas d'âme, et que, si je n'aimais plus, c'était tout simplement par égoïsme et par goût de la débauche, ni plus ni moins !

— Je n'aime, plus ? C'est à la fois vrai et faux. Sans doute, je n'aime plus – Dieu m'en préserve – comme j'ai pu aimer Marc ou Rudolph, mais peut-on dire que je n'ai pas de cœur, parce que je fuis l'amour ? Je ne crois pas. Si je le fuis, si je le redoute, si je suis toujours en garde contre lui, c'est tout simplement par raison, par orgueil et... par peur. Oui, je l'avoue, à présent j'ai peur de l'amour.

Par raison, parce qu'en dépit des flatteries plus ou moins sincères des uns et des autres, je sais fort bien – mon miroir me le dit chaque jour – que je ne suis plus celui que j'ai été, celui qu'aimèrent Sandro, Hans, Rudolph, Karl, et les autres !

Par orgueil, parce que, ne pouvant plus avoir la première place, je ne saurais accepter la seconde.

Et enfin par peur, parce que le souvenir d'hier est toujours en moi, présent et indélébile. Mes forces se sont usées dans ces luttes si cruelles dont je suis sorti, victorieux peut-être, mais en lambeaux. Aujourd'hui, je ne me sens plus assez jeune, plus assez hardi, plus assez fou pour tenter de pareilles aventures.

Mon cœur existe. Il n'est pas desséché. Il n'est pas vide : au contraire, mille souvenirs très chers l'emplissent, qui le font parfois encore battre, mais il est maintenant fermé, tout simplement, et la clef – fasse le Ciel qu'on ne la retrouve jamais ! – en est pour toujours disparue.